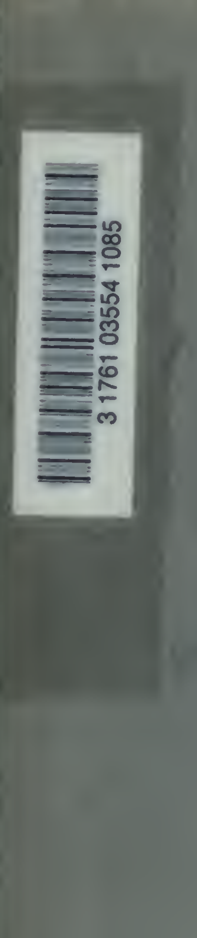

3 1761 03554 1085

BINDING LIST

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/collectiondechan04am

C6977

COLLECTION

DE

CONTES ET DE CHANSONS POPULAIRES

IV

CONTES POPULAIRES KABYLES

LE PUY. — IMPRIMERIE MARCHESSOU FILS

RECUEIL

DE

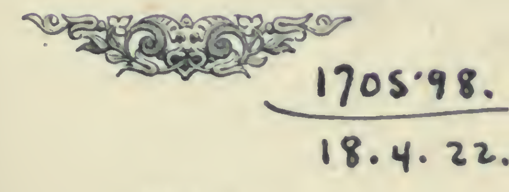
CONTES POPULAIRES

DE

LA KABYLIE DU DJURDJURA

RECUEILLIS ET TRADUITS

PAR J. RIVIÈRE



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

1882

PRÉFACE

PRÉFACE

En offrant au public de France et d'Algérie ce recueil de contes de la Kabylie du Djurdjura, nous avons pour objet de fournir une nouvelle matière pour l'étude comparée des croyances et des traditions populaires. Les poésies publiées par le colonle Hanoteau ont été jusqu'ici le seul document imprimé de la littérature berbère. Nous espérons donc que ces contes seront bien accueillis. Ceux qui, comme nous, ont vécu durant plusieurs années en contact direct avec les populations berbères du littoral de notre colonie africaine, liront avec intérêt ces pages si originales,

où un peuple illettré trace à notre curiosité le tableau vivant de ses qualités morales et surtout de ses vices. Ces contes recueillis de la bouche des indigènes durant les soirées d'hiver, donnent, à notre avis, mieux que la poésie, une idée de la langue berbère actuellement parlée en Kabylie. C'est le récit pur et simple dégagé des mots arabes qui encombrent la chanson; c'est le style familier et populaire du village, le Kabyle n'en connaît point d'autre.

Le kabyle n'est qu'une langue parlée; l'alphabet de la langue nationale a dû exister, mais assurément il s'est perdu depuis longtemps. De tous les dialectes berbères du nord de l'Afrique, le tamacher'th *parlé par les Touaregs est le seul qui ait conservé un système d'écriture à lui propre et des caractères destinés à représenter ses sons. Mais, à défaut de littérature écrite, les Kabyles ont une foule de récits qui se transmettent de père en fils par la tradition orale. D'où viennent-ils? Nous croyons que beaucoup sont aborigènes; mais une étude comparative nous*

permettrait de retrouver le fond d'un grand nombre d'autres dans le recueil des Mille et une nuits *ou dans celui des contes indiens. Cependant de l'Inde au Djurdjura la distance est grande, et nos récits, en passant par la bouche des Kabyles, ont revêtu une forme nouvelle.*

Durant nos trois années de séjour au milieu des tribus du Djurdjura, nous eussions aimé à rencontrer de ces légendes nationales, où se trouve défigurée, mais reconnaissable sous bien des traits, l'histoire d'un peuple dont l'origine semble être encore un mystère. Nos recherches ont été sans résultat; les vieillards n'ont rien su ajouter à ce que nous connaissions déjà. A l'égard des souvenirs et des monuments du passé, le Kabyle est un être indifférent à l'excès.

Pour faciliter l'intelligence du texte, nous ferons précéder certains contes d'un court aperçu des mœurs et coutumes, les contes paraîtront ainsi comme l'application des principes qui ont force de loi dans les tribus

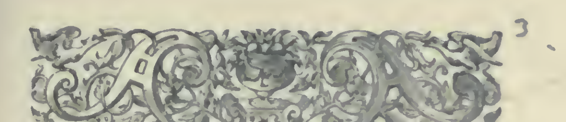
Nous prions le lecteur de ne pas se montrer trop exigeant sous le rapport de la forme ; la pensée nous était venue d'offrir au public une traduction plus littéraire, mais nos Contes kabyles *eussent perdu de leur naïveté et nous n'avons pas voulu les déparer de la saveur particulière que leur donne leur simplicité un peu inculte.*



PREMIÈRE PARTIE

I

LE VOL EN KABYLIE



CONTES POPULAIRES

DE LA KABYLIE DU DJURDJURA

PREMIÈRE PARTIE

I

LE VOL EN KABYLIE

Le vol ordinaire n'entraîne pour le coupable ni châtiment corporel ni déshonneur ; une légère amende rachète l'odieux d'un acte si infamant. Parmi les tribus agricoles, les vols commis sur les chemins publics sont même un titre de gloire pour l'intrépide mal-

faiteur. Les voleurs sont armés d'un instrument en fer, sorte de monseigneur, *qui leur permet de percer les plus épaisses murailles en fort peu de temps; pris en flagrant délit, ils nient avec la plus audacieuse effronterie. Chez le peuple cultivateur de la Kabylie, la charrue est un instrument sacré; aussi le malfaiteur qui s'en empare est-il flétri par l'opinion publique. Tout ce qui se trouve dans l'enceinte du village, le foyer domestique surtout, est réputé inviolable; les délits qui en compromettent l'honneur revêtent un caractère de gravité spéciale; ils peuvent être punis par la lapidation; l'assemblée des citoyens substitue souvent à cette peine la bastonnade, la cautérisation, l'incendie des vêtements ou l'abscision de la barbe et des moustaches.*

Quant aux bestiaux parqués dans les plaines, ils demandent à n'être jamais perdus de vue. Le régime des familles de médiocre fortune ne satisfaisant pas toujours tous les estomacs, beaucoup de Kabyles s'associent pour se livrer à des festins extraordinaires et volent la bête qui doit en faire les frais.



1. — THADHELLALA

Une femme avait sept filles et point de fils. Elle se rendit à la ville et y remarqua une riche boutique; plus loin elle aperçut sur la porte d'une maison une jeune personne d'une grande beauté, elle appela ses parents et leur dit : « J'ai mon fils à marier, permettez-moi de lui présenter votre fille. » On lui permit de l'emmener. Elle revint à la boutique et dit à celui qui la gardait : « Je vous donnerai volontiers ma fille, mais auparavant allez consulter votre père. » Le jeune homme laissa un domestique à sa place et sortit. Thadhellala, — ainsi s'appelait la femme, — envoya le domestique acheter du pain dans une autre partie de la ville. Alors vint à passer une caravane de mulets. Tha-

dhellala les chargea de toutes les fournitures de la boutique et dit au muletier : « Je prends les devants ; mon fils va venir dans un instant, attends-le, il te paiera. » Elle partit avec les mulets et les richesses dont elle les avait chargés. Le domestique fut bientôt de retour : « Où est ta mère, lui cria le muletier, hâte-toi de me payer. » — « Dites-moi où elle est, vous, je lui ferai rendre ce qu'elle m'a volé. » Et ils allèrent devant la justice.

Thadhellala poursuivit sa route et rencontra sept jeunes étudiants. Elle dit à l'un d'eux : « Donne-moi cent francs et je t'appartiendrai. » L'étudiant les lui donna. Elle fit aux autres la même proposition, et chacun la prit sur parole. Arrivés à une bifurcation, le premier lui dit : « Je t'emmène, » le second lui dit : « Je t'emmène, » et ainsi jusqu'au dernier. Thadhellala leur répondit : « Vous allez lutter à la course jusqu'à cette crête que voilà, celui qui y arrivera le premier m'emmènera. » Les jeunes gens partirent. Un cavalier vint à passer : « Prête-moi ton cheval, » lui dit-elle. Le cavalier mit pied à terre. Thadhellala monta et lui dit : « Vois-tu cette crête, je t'y rejoindrai. » Les écoliers aperçurent notre homme : « N'avez-

vous pas vu une femme ? lui demandèrent-ils, elle nous a emporté sept cents francs. » Celui-ci leur répondit : « Ne l'avez-vous pas vue, vous autres ? Elle m'a volé mon cheval. » Ils allèrent se plaindre au sultan. Le sultan donna ordre d'arrêter Thadhellala. Un homme se promit de la saisir, il engagea un compagnon et tous deux poursuivirent Thadhellala qui avait pris la fuite. Serrée de près par notre homme, elle rencontra un nègre qui arrachait les dents et lui dit : « Vois-tu mon fils qui s'avance là-bas ? Arrache-lui les dents. » Quand l'autre passa, le nègre lui arracha les dents. Le pauvre édenté saisit le nègre et le mena chez le sultan pour le faire condamner. Le nègre dit au sultan : « C'est sa mère qui m'a dit de les lui arracher. » — « Sidi, reprit l'accusateur, je poursuivais Thadhellala. » Le sultan envoya des soldats à la poursuite de la femme qu'ils saisirent et suspendirent aux portes de la ville. Se voyant arrêtée, elle envoya un messager à ses parents. Alors vint à passer un homme qui menait un mulet. En la voyant, il se dit . « Comment cette femme a-t-elle mérité d'être suspendue ainsi ? » — « Tu me fais pitié, lui dit Thadhellala, donne-moi ton mulet, je te montrerai

un trésor. » Elle l'envoya à un certain endroit où était enfoui le prétendu trésor. Sur ces entrefaites survint le beau-frère de Thadhellala. « Emmène ce mulet, » lui dit-elle. Le chercheur de trésors creusa la terre en maints endroits et ne trouva rien; il revint chez Thadhellala et lui demanda son mulet. Celle-ci de pleurer et de crier. La sentinelle accourt, Thadhellala porte plainte contre cet homme, elle est détachée à l'instant, et l'accusé est suspendu à sa place. Elle s'enfuit dans une ville lointaine, dont le sultan venait de mourir. Or, d'après les coutumes du pays, on prenait pour roi quiconque se trouvait aux portes de la ville à la mort du roi; le sort y amena Thadhellala, on la conduisit au palais où elle fut proclamée reine.





2. — ALI G ICHER

Un homme avait deux femmes. Il leur acheta du blé de première qualité. En remuant le grain, l'une trouva un pois chiche et se dit : « Plût à Dieu que j'eusse Pois chiche pour fils ! » L'autre trouva un ongle et se dit : « Plût à Dieu que j'eusse Ali g icher pour fils ! » Dieu les exauça. Pois chiche dit à sa mère : « Eh bien, ô ma mère, me voici. » — « Va-t-en, répondit-elle, je n'ai que faire de toi. » — « Dieu t'a prise au mot, » repartit Pois chiche. Ali g icher dit à sa mère : « Eh bien, ô ma mère, me voici. » — « Va-t-en, répondit-elle, je n'ai que faire de toi. » Ali g icher reprit : « Je te ramasserai du bois, je garderai les troupeaux, j'apporterai de l'herbe, demande à mon père de m'acheter un troupeau

de brebis, je les mènerai aux champs. » Son père lui acheta un troupeau de brebis ; il les faisait paître partout. Un jour le maître du champ où il se trouvait lui cria après : « Qui va là, fils de Juif? » — « Je ne suis pas plus Juif que toi. » — « Eh bien, attends-moi ; si je ne te trouve pas, cette barbe que voici pousse sur le menton d'un Juif. » Il se dirigea vers Ali g icher : « Que Dieu t'extermine, diable de drôle, où es-tu donc ? » — « Dieu n'extermine que tes semblables. » — « Si je te voyais, je te le montrerais bien. » Et, en disant ces mots, il chassait le troupeau devant lui. Ali g icher s'écria : « Les laisseras-tu, oui ou non? » Le propriétaire du champ les laissa et partit. Des voleurs vinrent à passer. Ali leur dit : « Permettez-moi de vous suivre. » — « Que ferais-tu avec nous? lui répondirent-ils, tes jambes ne sont pas plus longues que des épines. » — « Peu importe, reprit Ali, je veux aller avec vous. » Et il se joignit aux voleurs. La troupe se dirigea vers une maison : « Ouvrez-moi un passage, » demanda Ali. Les voleurs percèrent la muraille, Ali entra dans l'écurie, passa dans l'oreille d'une vache et leur cria : « Est-ce une vache d'Orient ou une vache d'Occi-

dent que j'amène? » — « Amène toujours, » dirent les voleurs. Une vieille femme entendit leurs cris, elle se leva, alluma une lampe, passa à l'écurie, regarda partout et s'arrêta près de l'oreille d'une des vaches. « Recule donc, ô vieille, tu vas me brûler, » cria Ali. La vieille éteignit la lampe et regagna son lit. Ali prit une vache, les voleurs la menèrent sur une colline où ils la tuèrent. Ali leur dit : « Donnez-moi la vessie. » Ils lui donnèrent la vessie. L'enfant courut au ruisseau voisin ; tout à coup on l'entendit s'écrier : « O papa, pardon, pardon, je l'ai achetée, je ne l'ai pas volée. » Les voleurs, croyant à une surprise, prirent la fuite, et Ali emporta la viande à sa maison. « Donnez-moi un des boyaux, » dit-il à sa mère. Sa mère lui en donna un. Il le porta dans le jardin du roi, et entra dans le boyau lui-même. La fille du roi le ramassa, et le porta dans un panier pour en faire un ragoût. Quand elle passa au milieu de la place publique, Ali s'écria : « Oh, oh, la fille du roi a volé un boyau. la fille du roi a volé un boyau. » Celle-ci vida sa corbeille, saisit le boyau et le jeta au loin. Un lion le trouva et le mangea. Ali se mit à parler dans le ventre du lion. « Qui parle

ainsi dans mon ventre ? » dit l'animal.— « Vois ce que tu as mangé, reprit Ali, tu ne l'as pas bien mâché. » — « Passe par ma gueule. » — « Ta bave me salirait. » — « Passe par mon nez. » — « Ta morve me salirait. » — « Et par mes yeux ? » — « Voilà une belle proposition, leur chassie me salirait. » — « Et par mes oreilles ? » — « Leur cérumen me salirait. » — « Comment me débarrasser de toi ? » — « Voici comment. A quelques pas d'ici, tu trouveras des enfants occupés à se raser ; moi, je leur crierai : « Fuyez, voici un lion. » Ils abandonneront leurs rasoirs. tu en avaleras un, je te percerai un peu et je sortirai. » Le lion avança du côté indiqué. Ali s'écria : « Voici un lion, enfants, fuyez. » Les enfants prirent la fuite en laissant leurs rasoirs. Le lion en avala un. Ali g icher lui perçà le ventre. « Assez, assez, dit l'animal, tu peux sortir maintenant. » Ali lui fendit le ventre entièrement et le lion tomba mort. Le premier passant se dit : « Que Dieu fasse miséricorde à celui qui l'a tué. » — « C'est ton frère aîné qui l'a tué, » répondit Ali. « Où es-tu donc ? » — « Me voici. »

Meisterdieb

3. — LES DEUX FRÈRES

Un voleur avait deux enfants. Quand il fut mort, ceux-ci se mirent à travailler la terre et ne gagnèrent rien; ils essayèrent l'état de parfumeurs, ils essayèrent tous les métiers et ne gagnèrent rien. Un jour ils dirent à leur mère : « Que faisait notre père ? » — « O mes enfants, répondit-elle, votre père travaillait la terre et vendait des parfums. » — « Non, reprirent les enfants, ce n'était pas là son métier. » Ils ouvrirent le coffre aux provisions, y prirent des pinces de voleur et dirent à leur mère : « Où demeure le compagnon de notre père? » — « Il est à un tel endroit, » répondit la mère. Les enfants se rendirent chez lui. « Où demeure un tel? » demandèrent-ils au premier passant.

« Soyez les bienvenus, enfants, répondit l'inconnu, je suis celui que vous cherchez. » — « Que Dieu te protège, reprirent les deux frères, puisque tu étais le compagnon de notre père, nous venons apprendre de toi l'art de voler. » — « Votre père est mort, repartit celui-ci, maintenant qu'il n'est plus de ce monde, j'abandonne le métier. » — « Allons toujours, dirent les enfants. » — « Eh bien, allons. » Ils partirent tous les trois. Arrivés près d'un chêne, ils y aperçurent un nid d'épervier; l'homme grimpa sur l'arbre, il saisit l'épervier endormi et le déposa dans son capuchon sans le réveiller. L'aîné des enfants monta derrière lui et prit l'oiseau sans le réveiller. L'autre enfant enleva l'oiseau du capuchon de son frère sans le réveiller. En arrivant à terre, chacun regarda son capuchon, point d'épervier; l'enfant l'avait déposé sur ses petits sans le réveiller. Ils se remirent en route. Ne trouvant rien à voler, ils cernèrent une maison; à la fin, ils en escaladèrent les murs et grimpèrent sur le toit. Ils y pratiquèrent une ouverture; l'un d'eux descendit dans la maison qu'il dévalisa, et ils revinrent chez eux. Peu de temps après, leur compagnon mourut. Or, la maison

qu'ils avaient pillée appartenait au roi. Celui-ci alla chez un vieillard et lui dit : « O vieillard, on m'a volé, mais je ne vois pas par où. » Le vieillard lui répondit : « Porte des fagots dans ta maison, mets-y le feu, tu trouveras le passage des voleurs par où s'échappera la fumée. » Le roi porta des fagots dans sa maison, y mit le feu et remarqua par où s'échappait la fumée. Il revint chez le vieillard et lui dit : « O vieillard, j'ai remarqué par où s'échappait la fumée. » — « Va, répondit celui-ci, place un piège à cet endroit même. » Le roi y tendit un piège. La nuit suivante, les enfants revinrent; l'un d'eux entra par l'ouverture du toit, se chargea de pièces d'or et de toutes sortes de riches objets. Tout à coup il se mit à crier : « Tire-moi, ô mon frère, tire-moi. » L'enfant tira, rien ne vint. « O mon frère, je suis pris. » — « Comment te tirerai-je ? » — « Coupe-moi la tête. » — « Je crains que tu ne meures. » — « Peu importe que tu me laisses ici. » — « Par mon visage, si tu meurs, moi aussi je mourrai. » Il prit un couteau, s'approcha de son frère, lui coupa la tête, la porta à sa maison dans un sac en peau et dit à sa mère : « Si tu veux apprendre quelque chose, ne pleure

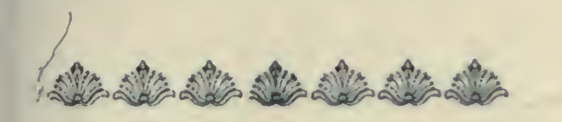
pas et ne meurs pas, voici la tête de mon frère. » — « Je ne pleurerai pas, » répondit-elle. Le lendemain, le roi, à peine levé, courut au piège et y trouva un corps sans tête. Il alla chez le vieillard et lui dit : « O vieillard, celui que j'ai pris n'a point de tête. » — « Va, répondit le vieillard, plante un clou dans son cou, un autre dans sa main droite, un autre dans sa main gauche, un autre dans son pied droit, un autre dans son pied gauche et le maître du corps viendra le réclamer. Le jeune homme dit à sa mère : « O ma mère, si tu veux enlever le corps de mon frère, prends une cruche d'huile sur ta tête, tu feindras de l'avoir laisser tomber dans la rue, et tu t'écrieras en gémissant : « O mes chers orphelins, que mangerez-vous? » Ainsi fit la mère. Le roi la rencontra sur son passage : « Arrière, vilaine, » lui dit-il. « Hélas, seigneur, répondit celle-ci, cette cruche d'huile m'a échappé, et mes enfants n'ont rien à manger. » — « Va-t-en, » reprit le roi, et il remplit la cruche de louis d'or. La mère courut à sa maison. Dans la soirée, son fils se présenta au palais du roi, et se mêla au corps de garde. « Comment est fait Azrain, l'ange de la mort ? «

demandèrent quelques soldats. « Il est habillé de blanc, répondirent les autres, ses dents sont semblables à celles d'un peigne, son visage est noir comme la suie, il porte en main un gros bâton. » Sur ces paroles, le jeune homme qui tenait en main un gourdin se mit à frapper de côté et d'autre, et les soldats prirent la fuite. Il enleva le corps de son frère et le porta à sa mère. Le lendemain matin, le roi visita la prison et dit aux gardes : « Où est l'enfant qui était ici hier? » Les soldats répondirent : « Seigneur, Azrain est venu au milieu de nous et l'a enlevé. » Le roi fit trancher la tête à deux cents d'entre eux. Il alla consulter le vieillard et lui dit : « Ils ont enlevé même celui-là. » — « Il n'a pas fini de te maltraiter, répondit le vieillard; sème des louis d'or devant ton palais et place des sentinelles pour les garder, celui qui viendra enlever l'argent, c'est le coupable en personne. » Le roi suivit ce conseil. Le jeune homme alla louer des chameaux, il enduisit leurs pattes de glu et les fit passer devant le palais en criant : « Hao, hao, hao! » Les bêtes défilèrent sous les yeux des gardes étonnés et enlevèrent les louis d'or. Le roi vint, les louis avaient dis-

paru. Il retourna chez le vieillard et lui dit : « Les louis d'or que j'avais semés devant le palais, ont disparu. » — « Prends une gazelle, répondit le vieillard, pare-la d'or et d'argent, et donne-lui la liberté d'entrer où bon lui semblera. » Le roi revint au palais, il para une gazelle d'or et d'argent, et la laissa errer librement. La bête entra dans la maison du voleur qui la tua. Le roi attendait le retour de la gazelle, elle ne reparut pas. Il dit aux habitants de la ville : « J'enrichirai celui qui m'apportera de la viande de gazelle, si Dieu lui est favorable. » Une vieille femme lui fit répondre : « Ce sera moi qui en apporterai. » Elle se mit à courir de maison en maison : « Donnez-moi un peu de viande de gazelle, répétait-elle, c'est un remède contre la fièvre. » Elle arriva à la maison du voleur : « Donnez-moi un peu de viande de gazelle, dit-elle, les gens la reçoivent volontiers contre la fièvre. » La mère du voleur lui en donna un morceau. Le voleur la rencontra et lui demanda d'où elle venait : « O mon fils, répondit-elle, je porte un peu de viande de gazelle que les gens m'achètent volontiers contre la fièvre. » — « Viens avec moi, lui dit-il, je t'en donne-

rai encore. » Arrivé à sa maison, il tua la vieille. Le roi alla de nouveau chez le vieillard et lui dit : « J'ai envoyé une gazelle, on l'a tuée; j'ai envoyé une vieille femme, on l'a tuée. » — « Eh bien, répondit le vieillard, prépare un festin à tous les habitants, celui qui choisira les mets sera le voleur en personne. » Le roi mit des soldats en observation. Toute la ville fut invitée, on se mit à table. Le voleur choisit les mets qui l'attiraient davantage. Un des soldats le saisit et lui coupa un côté de la moustache. Le voleur, en se levant, voulut saisir le soldat par la sienne, il le trouva rasé ; il se retira à l'instant et se rasa entièrement. Les soldats coururent chez le roi et lui dirent : « Nous avons trouvé celui qui t'a pillé, nous lui avons rasé un côté de la moustache. » Le roi accourut et trouva tous les invités entièrement rasés. Désespérant de découvrir celui qu'il cherchait, il fit publier la déclaration suivante : « Que l'auteur du fait en question se présente, je lui donne ma fille gratis, je lui cède mon trône et je deviens son premier ministre. » Le voleur se présenta au roi et lui dit : « Seigneur, c'est moi qui ai fait cela, cela, cela. »





4. — ALI ET OU ALI

Ali et Ou Ali étaient deux amis. Un jour ils se rencontrèrent au marché. L'un portait de la cendre, l'autre des crottes de mulet. Le premier avait recouvert sa marchandise avec un peu de farine, l'autre avait caché la sienne sous des figues noires. « Viens, je te vendrai de la farine, » dit Ali. — « Viens, je te vendrai des figues noires, » répondit Ou Ali. Chacun regagna sa maison; Ali, qui croyait apporter de la farine, trouva, en vidant son sac, que c'était de la cendre; Ou Ali, qui croyait porter des figues noires, trouva, en vidant son sac, que c'étaient des crottes de mulet. Un autre jour, ils s'accostèrent de nouveau au marché; Ali sourit, Ou Ali sourit et dit à son ami : « Pour l'amour

de Dieu, quel est ton nom ? » — « Ali, et le tien ? » — « Ou Ali ». Une autre fois ils cheminaient ensemble et se dirent : « Allons voler. » L'un vola un mulet, l'autre un tapis. Ils passèrent la nuit dans la forêt. Or, comme la neige tombait, Ali dit à Ou Ali : « Cède-moi un bout de ton tapis pour me couvrir. » Ou Ali refusa : « Tu t'en souviens, ajouta-t-il, je t'ai demandé de mettre mon tapis sur ton mulet et tu n'as pas voulu. » Un instant après, Ali coupa un morceau du tapis, car il mourait de froid; Ou Ali se leva et coupa les babines du mulet. Le lendemain matin, à leur réveil, Ou Ali dit à Ali : « O mon cher, ton mulet sourit. » — « O mon cher, répliqua Ali, les rats ont rongé ton tapis. » Et ils se séparèrent. Quelque temps après, ils se rencontrèrent de nouveau. Ali dit à Ou Ali : « Allons voler. » Ils virent un paysan qui labourait. L'un d'eux se rendit au ruisseau voisin pour y laver son burnous, il le trouva à sec. Il disposa la lame de son sabre de manière à lui faire réfléchir les rayons du soleil, et commença à battre son burnous avec ses mains. Le laboureur vint aussi au ruisseau et trouva notre homme qui lavait sans eau : « Que Dieu t'extermine, lui

dit-il, toi qui laves sans eau. » — « Que Dieu t'extermine, répondit le laveur, toi qui laboures avec un seul bœuf. » L'autre voleur guettait le laboureur et lui avait déjà enlevé un bœuf. Le laboureur regagna sa charrue et dit au laveur : « Garde-moi ce bœuf tandis que j'irai à la recherche de l'autre. » Dès qu'il fut hors de vue, le voleur emmena le bœuf. Le laboureur revint, et, saisissant l'aiguillon par un bout, il en donna un grand coup sur le bras de la charrue en s'écriant : « Brise-toi maintenant, peu importe. » Les voleurs se rencontrèrent dans un bois et égorgèrent les bœufs. Le sel venant à manquer, ils allèrent en acheter. Ils salèrent leur viande, la firent rôtir et en mangèrent. Ali découvrit une source. Ou Ali ne pouvant trouver de l'eau mourait de soif : « Montre-moi ton eau, dit-il à Ali, je boirai. » — « Mange du sel, mon cher, » répondit Ali. Que faire ? Quelques jours après Ou Ali déposa de la cendre sur les souliers d'Ali. Le lendemain il suivit les traces de la cendre, il arriva à la source et découvrit ainsi l'eau que buvait son ami. Il prit la peau de l'un des bœufs et l'apporta à la fontaine. Il planta deux bâtons au-dessus de l'eau, dressa la peau sur les bâ-

tons et disposa les cornes du bœuf en face du chemin. Durant la nuit, son ami se dirigea vers la source ; à la vue de la peau ainsi étendue, la peur le saisit et il s'enfuit. « J'ai soif, » dit Ou Ali. « Mange du sel, mon cher, répondit Ali, le sel ôte la soif. » Ali se retira, et, après avoir mangé, courut examiner la peau qu'il avait étendue. Ou Ali mangeait du sel et mourait de soif. « Pour l'amour de Dieu, dit-il enfin, montre-moi où tu bois. » Ali était vengé. « Viens, figure de Juif, je te montrerai de l'eau. » Il le fit boire à la source et lui dit : « Voilà ce dont tu avais peur. » La viande étant achevée, ils partirent. Ou Ali alla chez Ali et lui dit : « Viens, nous te marierons avec la fille d'une vieille femme. » Or, la vieille avait un troupeau de bœufs. Elle dit à Ali : « Mène ce troupeau aux champs et monte sur une des bêtes. » Ali monta sur un des bœufs, il tomba à terre, les bœufs se mirent à courir et le piétinèrent. Ou Ali, qui était resté à la maison, dit à la vieille : « O ma vieille, donne-moi ta fille en mariage. » Celle-ci appela sa fille : « Prends un gourdin, lui dit-elle, nous lui en donnerons jusqu'à ce qu'il crie merci. » La fille apporta un gourdin et

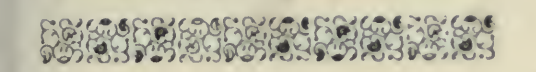
administra à Ou Ali une rude bastonnade. Ali, qui gardait le troupeau, revint à la tombée de la nuit et rencontra son ami. « La vieille a-t-elle accepté ? » lui demanda-t-il. « Elle a accepté, répondit Ou Ali ; et le troupeau est-il facile à garder? » — « Du matin au soir, je n'ai eu qu'à me reposer ; prends ma place demain, tu monteras sur l'un des bœufs. » Le lendemain Ou Ali dit à la vieille : « Aujourd'hui ce sera moi qui mènerai le troupeau. » Et, en partant, il recommanda à Ali de demander à la vieille la main de sa fille. « C'est bien, répondit Ali. » Ou Ali arriva aux champs, un des bœufs le saisit avec ses cornes, et le lança en l'air ; tous les autres firent de même, il regagna la maison à moitié mort. Ali, qui était resté à la maison, demanda à la vieille la main de sa fille : « Tu me la demandes encore, » fit-elle. Elle apporta son gourdin et lui en donna jusqu'à ce qu'il en eût assez. Ou Ali dit à Ali : « Tu m'as joué un tour. » Ali lui répondit : « Sans doute, elles m'ont donné tellement du bâton, que je n'ai pas entendu le dernier coup. » — « C'est bien, mon cher, Ali ne doit rien à Ou Ali. » Ils partirent. La vieille femme possédait un trésor, Ou Ali dit donc à Ali :

« Je te mettrai dans un panier, car tu sais que nous avons vu le trésor dans un trou. » Ils reviennent chez la vieille. Ali descend dans le trou, prend le trésor et le met dans le panier. Ou Ali tire le panier, l'emporte, abandonne son ami devenu prisonnier, et court cacher le trésor dans la forêt. Ali était dans l'embarras, car il ne savait comment sortir. Que faire? il grimpa le long des parois du trou. Quand il se trouva dans la maison, il en ouvrit la porte et s'enfuit. Arrivé au bord de la forêt, il se mit à bêler. Ou Ali, croyant trouver une brebis, accourut. C'était son ami. « Oh, mon cher, s'écria Ali, je t'ai enfin trouvé! Dieu soit béni; maintenant portons notre trésor. » Ils se mirent en marche. Ou Ali qui avait une sœur dit à Ali : « Allons chez ma sœur. » Ils y arrivèrent à la tombée de la nuit. Celle-ci les reçut avec joie. Son frère lui dit : « Prépare-nous des crêpes et des œufs. » Elle prépara des crêpes et des œufs, et les leur servit. « O ma sœur, s'écria Ou Ali, mon ami n'aime pas les œufs; apporte-nous de l'eau. » Elle alla chercher de l'eau. Dès qu'elle fut sortie, Ali prit un œuf et le mit dans sa bouche. Quand la femme rentra, il faisait de tels efforts pour le rendre

qu'il en était tout essoufflé. Le repas était terminé et Ali n'avait encore rien mangé. Ou Ali dit à sa sœur : « O ma sœur, mon ami se trouve mal, apporte-moi une broche. » Elle lui apporta une broche qu'il mit au feu ; quand la broche fut devenue rouge, Ou Ali la saisit et l'appliqua sur la joue d'Ali. Celui-ci poussa un cri et rejeta l'œuf : « Vraiment, dit la femme, tu n'aimes pas les œufs ! » Les deux amis partirent et arrivèrent dans un village : « Allons chez ma sœur, » dit Ali à son ami. Elle les reçut à bras ouverts. Ali lui dit : « O ma sœur, prépare-nous du gros couscous. » Ils se mirent à table à la tombée de la nuit et celle-ci leur servit à manger : « O ma sœur, s'écria Ali, mon ami Ou Ali n'aime pas le gros couscous. » Ali mangea seul. Quand il fut rassasié, les deux amis partirent sans oublier le trésor. Chemin faisant, Ali dit à Ou Ali : « Donne-le moi aujourd'hui, je le déposerai dans ma maison. » Il l'emporta et le remit à sa femme. « Enterre-moi, lui dit-il, si Ou Ali vient, dis-lui que son ami est mort, reçois-le en pleurant. » Ou Ali arriva, et demanda à la femme en pleurs de voir le tombeau de son ami défunt. Il prit une corne de bœuf et se mit à creuser la terre,

qui recouvrait le corps. « Arrière, arrière, » s'écria le prétendu mort. « Lève-toi donc, menteur, » répondit Ou Ali. Ils sortirent ensemble. « Donne-moi le trésor, demanda Ou Ali, aujourd'hui je le porterai à ma maison. » Il le porta à sa maison et dit à sa femme : « Prends ce trésor, je vais m'étendre comme si j'étais mort. Quand Ali arrivera, reçois-le en pleurant et dis-lui : « Ton ami est mort, il est étendu dans la chambre à coucher. » Ali vint et répondit à la femme : « Prépare-moi de l'eau bouillante, car ton mari m'a recommandé de le laver quand il serait mort. » Quand l'eau fut prête, la femme l'apporta. Ali saisit la marmite et la versa sur le ventre d'Ou Ali qui se leva d'un bond. Il en fut quitte pour avoir le ventre brûlé. Les deux amis se partagèrent le trésor et Ali revint à sa maison.





5. — LE JUIF INFIDÈLE

Un homme allait en voyage. Au moment du départ, il déposa chez un juif, son ami, une jarre remplie d'or; il recouvrit l'or d'une couche de beurre et dit au juif : « Je te confie cette jarre de beurre, je vais en voyage. » A son retour, il courut chez son ami : « Donne-moi la jarre que je t'avais laissée, » lui demanda-t-il. Le juif la lui remit. Mais le pauvre voyageur n'y trouva que du beurre, le juif avait enlevé l'or. Cependant il ne parla à personne du malheur qui lui arrivait; mais son visage porta bientôt les traces d'une secrète tristesse, son frère s'en aperçut et lui dit : « Qu'as-tu donc? » — « J'avais confié à un juif une jarre remplie d'or, répondit-il, il ne m'a rendu

que du beurre; je ne sais comment faire pour recouvrer mon bien. » Son frère reprit : « La chose est facile, prépare un festin et invites-y le juif, ton ami. » Le lendemain le voyageur prépara un festin et y invita le juif. Pendant ce temps, le frère du voyageur courut sur la montagne voisine où il s'empara d'un singe; durant la nuit, il entra dans la maison du juif où il trouva un enfant au berceau, il enleva l'enfant du berceau et y déposa le singe. Quand le jour fut venu, la mère aperçut le singe attaché dans le berceau. Elle appela son mari à grands cris et lui dit : « Vois comment Dieu nous a punis pour avoir volé l'or de ton ami, notre enfant est changé en singe. Rendons le bien volé. » Ils firent aussitôt appeler le voyageur et lui rendirent son or. La nuit suivante, l'enfant fut rapporté au berceau, et le singe reçut la liberté.

Mon histoire est finie, mes ressources ne le sont pas. Que Dieu extermine le chacal, et qu'il nous pardonne nos péchés.



II

LA VENGEANCE ET LA JALOUSIE

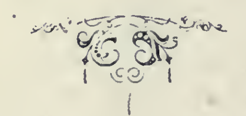


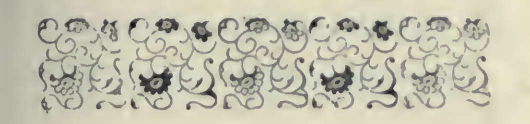
II

LA VENGEANCE ET LA JALOUSIE

La vengeance privée est en Kabylie un acte légalement reconnu, c'est la dette de sang protégée par la coutume et remplaçant parfois le châtiment légal. L'or ne rachète pas le sang : tête pour tête; c'est le talion dans son implacable rigueur. Que la mort vienne à briser des plans dressés contre un ennemi, le père transmet sa vengeance à son fils comme un héritage; à ce prix, l'enfant reçoit la bénédiction paternelle. De là ces meurtres qui désolent les familles et ces batailles entre villages dont nous avons été si souvent le témoin. Les jeunes Kabyles sont vindicatifs à l'excès; ils ont besoin de se la-

ver d'une offense volontaire ou non ; quand l'agresseur est inattaquable, au moins se consolent-ils en lui adressant un torrent d'injures. Ces instincts naissent la plupart du temps de la jalousie; détail curieux : la passion de l'égalité est tellement innée dans la race kabyle, que les moyens d'émulation sont parmi les enfants d'une application difficile. Que dire si plusieurs épouses sont admises à un même foyer, et surtout, chose inévitable d'ailleurs, si le mari manifeste des préférences ; la jalousie d'abord, la vengeance ensuite sont la triste conséquence de ce partage des affections conjugales. Inutile d'ajouter que, pour satisfaire ces honteuses passions, tous les moyens sont indifférents ; le mensonge et la fourberie ont le premier rang.





1. — L'HOMME DE BIEN

ET LE MÉCHANT

Deux hommes, l'un bon, l'autre méchant, partirent ensemble pour faire le commerce; ils portaient des vivres. Aussitôt le méchant dit à l'homme de bien : « J'ai faim, donne-moi de tes vivres. » Celui-ci lui en donna, et ils mangèrent tous les deux. Ils marchèrent jusqu'à ce qu'ils eussent faim : « Donne-nous de tes vivres, » dit le méchant. Celui-ci lui en donna et ils mangèrent. Ils marchèrent jusqu'à ce qu'ils eussent faim : « Donne-nous de tes vivres, » dit le méchant. Celui-ci lui en donna et ils mangèrent. Ils marchèrent jusqu'à ce qu'ils eussent faim. L'homme de bien dit à son compagnon :

« Donne-nous de tes vivres. » — « Ah! mon cher, répondit le méchant, non. » — « Je t'en conjure, donne-nous de tes vivres, » reprit l'homme de bien. « Laisse-moi t'arracher un œil, » repartit le méchant. Celui-ci y consentit; le méchant prit des pincettes, et lui arracha un œil. Ils marchèrent jusqu'à un certain endroit. La faim les pressait. « Donne-nous de tes vivres, » dit l'homme de bien. « Laisse-moi arracher ton autre œil, » répondit son compagnon. « Ah! mon cher, reprit l'homme de bien, laisse-le moi, j'en ai besoin pour voir. » — « Non, répondit le méchant, pas d'œil, pas de vivres. » A la fin, il lui dit : « Arrache-le. » Ils marchèrent jusqu'à un certain endroit; comme la faim les pressait de nouveau, le méchant abandonna son compagnon. Un oiseau vint à passer et dit à celui-ci : « Prends une feuille de l'arbre que voilà, et applique-la sur tes yeux. » Il prit une feuille de l'arbre, l'appliqua sur ses yeux et fut guéri. Il se leva, continua sa route et arriva à une ville où il trouva celui qui lui avait arraché les yeux. « Qui t'a guéri? » demanda ce dernier. « Un oiseau est passé près de moi, répondit l'homme de bien, il m'a

dit : prends une feuille de l'arbre que voilà. Je l'ai prise, je l'ai appliquée sur mes yeux, et me voilà guéri. » L'homme de bien trouva le roi de la ville aveugle. Le roi lui dit : « Rends-moi la vue et je te donnerai ma fille. » Il lui rendit la vue et le roi lui donna sa fille. L'homme de bien emmena son épouse à sa maison. Chaque matin, il allait présenter ses respects au roi en lui baisant la tête. Un jour il tomba malade ; il rencontra le méchant qui lui dit : « Mange un oignon, tu guériras ; mais, quand tu baiseras la tête du roi, détourne la tête, autrement il sentirait la mauvaise odeur de ton haleine et te tuerait. » Après ces paroles, il courut chez le roi : « O roi, lui dit-il, votre gendre vous méprise. » — « O mon cher, répondit le roi, mon gendre ne me méprise pas. » — « Surveillez-le, reprit le méchant, quand il viendra vous baiser la tête, il se détournera. » Le roi aperçut son gendre qui se détournait en lui baisant la tête. « Attends un instant, » lui dit-il. Aussitôt il écrivit une lettre au sultan, la remit à son gendre en lui ordonnant de la porter au sultan. En sortant du palais, celui-ci rencontra le méchant qui voulut porter la lettre lui-même.

L'homme de bien la lui remit. Le sultan lut la lettre et fit couper la tête au méchant. L'homme de bien revint chez le roi : « Qu'a-t-il répondu ? » demanda le roi. « Ah ! Sidi, j'ai rencontré un tel qui a voulu porter la lettre. Je la lui ai confiée, il l'a remise au sultan. Le sultan l'a condamné à être brûlé dans la ville. »





2. — LE CORBEAU ET L'ENFANT

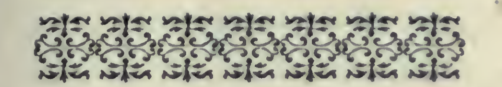
Un homme avait deux femmes, c'était un riche marchand. Une d'elles mit au monde un enfant le front couvert d'un toupet. Son mari lui dit : « Ne travaille pas, celle-ci fera tout l'ouvrage, prends soin seulement de ton enfant. » Un jour il alla au marché. Celle qui n'avait pas d'enfant dit à sa compagne : « Va chercher de l'eau. » — « Non, répondit-elle, notre mari ne veut pas que je travaille. » — « Va chercher de l'eau, te dis-je. » Et la femme se rendit à la fontaine. Chemin faisant, elle trouva un corbeau à demi-mort de fatigue ; un marchand qui passait, l'emporta ; il arriva devant la maison de cette femme qui était allée à la fontaine et il y trouva la seconde femme :

« Donnez quelque chose à ce corbeau, » demanda le marchand. « Cédez-le-moi, répondit-elle, je vous enrichirai. » — « Que me donnerez-vous ? » reprit le marchand. « Un enfant, » repartit la femme. Le marchand refusa et lui dit : « A qui l'avez-vous volé ? » — « A qui l'ai-je volé, s'écria celle-ci, c'est mon propre fils. » — « Apportez-le. » Elle le lui apporta. le marchand lui remit le corbeau, et emmena l'enfant à sa maison ; bientôt il devint très riche. La mère revint de la fontaine. L'autre femme lui dit : « Où est ton fils ? Ecoute, il pleure, ton fils. » — « Il ne pleure pas, » répondit-elle. « Toi, tu ne sais pas l'amuser, reprit celle-ci, je vais le prendre. » — « Laisse-le, repartit la mère, il dort. » Elles moulurent du blé, l'enfant ne parut pas se réveiller. Sur ces entrefaites, leur mari revint du marché et dit à la mère : « Pourquoi ne t'occupes-tu pas de ton fils ? » Alors elle se leva pour le prendre, et trouva un corbeau dans le berceau. L'autre femme s'écria : « La voilà mère d'un corbeau ! » — « Porte-le dans l'autre maison, dit le père, et arrose-le avec de l'eau chaude. » Elle alla à l'autre maison et versa de l'eau chaude sur le corbeau. Ce-

pendant l'enfant appela le marchand son père, et la femme du marchand sa mère. Un jour celui-ci partit pour un voyage. Sa mère lui porta à manger dans l'appartement où il était gardé : « Mon fils, lui dit-elle, me promets-tu de ne pas me trahir ? » — « Vous êtes ma mère, répondit l'enfant, je ne vous trahirai pas. » — « Promets-le moi seulement. » — « Je vous promets de ne pas vous trahir. » — « Eh bien ! sache-le, je ne suis point ta mère, mon mari n'est point ton père. » Le marchand revint de voyage et porta à manger à l'enfant. Celui-ci ne voulut rien prendre. « Pourquoi ne veux-tu pas manger ? lui demanda le marchand ; ta mère serait-elle venue ici ? » — « Non, répondit-il, elle n'est pas venue ici. » Le marchand alla vers sa femme et lui dit : « Serais-tu montée chez l'enfant ? » La femme répondit : « Je n'y suis point montée. » Le marchand porta à manger à l'enfant qui lui dit : « Pour l'amour de Dieu, je vous adjure de me dire si vous êtes mon père, et si votre femme est ma mère. » Le marchand lui répondit : « Mon fils, je ne suis point ton père, et ma femme n'est point ta mère. » L'enfant dit à celle-ci : « Préparez-nous des vivres. » Quand

elle les eut préparés, l'enfant monta à cheval et le marchand à mulet. Ils marchèrent longtemps et arrivèrent au village dont le père de l'enfant était le chef. Ils entrèrent chez ce dernier. On donna à manger à l'enfant : « Mange. » — « Je ne mangerai pas que l'autre femme ne soit montée ici. » — « Mange seulement, c'est une mauvaise femme. » — « Non, faites-la monter. » On l'appela. Le marchand dit à l'enfant : « Pourquoi agis-tu ainsi envers elle ? » — « Oh ! s'écrièrent les assistants, elle avait un enfant qui a été changé en corbeau. » — « Sans doute, reprit le marchand, mais l'enfant portait une marque. » — « Oui, il en portait une. » — « Eh bien, si nous la trouvons, nous reconnaîtrons l'enfant. Eteignez la lampe. » On l'éteignit ; l'enfant rejeta son capuchon et sa calotte, on ralluma la lampe : « Applaudissez, s'écria l'enfant, c'est moi qui suis votre fils. »





3. — LA TÊTE D'UN CHEIK

Un homme en mourant laissa un fils. L'enfant passait le jour et la nuit auprès de sa mère. Le cheik chantait la prière tous les matins, et le réveillait. L'enfant alla le trouver et lui dit : « Ah ! cheik, ne chante pas ainsi, tu nous réveilles chaque matin, moi et ma mère. » Le cheik chantait toujours. L'enfant se rendit à la mosquée armé d'un gourdin ; au moment où le cheik se prosterna pour prier, il lui en asséna un coup, et le tua. Il courut vers sa mère, et lui dit : « J'ai tué ce cheik, viens, nous l'ensevelirons. » Ils lui coupèrent la tête, et ensevelirent le corps. L'enfant alla à la « thadjemâth » où les hommes du village étaient réunis. En son absence, sa mère tua un

mouton. Elle en prit la tête qu'elle enterra à la place de celle du cheik. L'enfant arriva à la « thadjemâth » et dit aux assistants : « J'ai tué le cheik qui nous réveillait chaque matin. » — « C'est un mensonge, » répondirent-ils. « Venez chez ma mère, reprit l'enfant, nous vous montrerons où nous avons enterré sa tête. » Ils courent chez la mère qui leur dit : « Ah ! Sidi, cet enfant est fou ; c'est un mouton que nous avons tué, venez voir où nous avons enterré sa tête. » Ils arrivent à l'endroit indiqué, on creuse, on trouve la tête d'un mouton



4. — LES SEPT FRÈRES

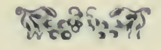
Histoire sur un roi. Dieu seul est roi. Il avait sept fils. Un jour ceux-ci firent cette prière : « O Dieu, donne-nous une sœur. Si tu nous donnes une sœur, nous prendrons un drapeau et nous chanterons, mais si tu nous donnes un nouveau frère, nous prendrons un drapeau et nous nous expatrierons. » Bientôt après ils allèrent tous les sept faire le commerce ; en leur absence, leur mère mit au monde une fille. Leur tante alla les trouver et leur dit : « Votre mère vous a donné un frère. » Ils s'expatrièrent. La fille grandit et dit un jour à sa tante : « Laissez votre fille venir avec moi, nous laverons de la laine. » En arrivant à la fontaine, elle se mit à troubler l'eau.

« Reste tranquille, lui dit sa compagne, sinon je te dirai quelque chose. » — « Que m'importe, répondit celle-ci, parle toujours. » — « Eh bien, reprit la jeune fille, sache que c'est à cause de toi que tes frères se sont expatriés. » L'enfant courut chez sa mère. « Je suis malade, lui dit-elle, prépare-moi un bouillon. » Sa mère lui prépara un bouillon. L'enfant jeta dans le plat de la crotte de brebis : « O ma mère, s'écria-t-elle, de la crotte de brebis dans le plat, hâte-toi de la retirer. » La mère tendit la main vers le plat, sa fille la saisit et l'enfonça dans le liquide : « Lâche-moi, ma fille, lâche-moi, je me brûle. » — « Je ne te lâcherai pas que tu ne m'expliques pourquoi j'ai fait expatrier mes frères. » La mère répondit : « Tes frères nous ont dit : si nous avons une sœur, nous prendrons un drapeau, nous chanterons ; si nous avons un frère, nous prendrons un drapeau, nous nous expatrierons. Ta tante alla les trouver au jour de ta naissance et leur dit : « Votre mère a mis au monde un fils, » et ils sont partis. » L'enfant dit à sa mère : « Prépare-moi des vivres. » — « Ton père va arriver, » répondit la mère. Le père entra, sa fille

lui demanda de lui acheter une perle enchantée. Il lui acheta une perle enchantée, et lui donna aussi une chamelle et une esclave : « Va où bon te semblera, » dit-il à sa fille. L'enfant se mit en route et arriva à un endroit où elle trouva deux fontaines. Elle se lava dans celle des esclaves ; l'esclave se lava dans celle des hommes libres. Après avoir marché longtemps, l'esclave dit à la jeune fille : « Descends, je monterai. » — « Ecoute, écoute, ô mon père, l'esclave qui dit : Descends, ô Dania, je monterai. » — « Marche, » répondit la perle enchantée. Trois jours après, l'esclave dit de nouveau : « Descends, ô Dania, je monterai. » — « Ecoute, écoute, ô mon père, l'esclave qui dit : Descends, ô Dania, je monterai. » — « Marche, répondit la perle enchantée, et ne crains rien. » Elles marchèrent longtemps encore. L'esclave répéta : « Descends, ô Dania, je monterai. » — « Ecoute, écoute, ô mon père, l'esclave qui dit : Descends, ô Dania, je monterai. » La perle ne répondit pas. L'esclave saisit l'enfant par le pied, la tira à terre, et elle monta. L'enfant suivit à pied. Elles arrivèrent non loin du village, où demeuraient les sept frères : « Marchez encore, » leur dirent les gens

du village. Dans l'après-midi, elles arrivèrent chez les sept frères : « C'est moi qui suis votre sœur, leur dit l'esclave, je viens auprès de vous. » Ils lui souhaitèrent la bienvenue. Le lendemain, ils la gardèrent à la maison ; quant à la jeune fille, on lui confia la garde des chameaux, et ils lui donnèrent un pain. Arrivée au pâturage, l'enfant déposa son pain sur un rocher et dit : « Monte, monte, ô rocher, je verrai le pays de mon père et de ma mère. On garde l'esclave à la maison, moi, on me met à garder les chameaux. » Et les chameaux broutaient ; elle pleurait, et les chameaux pleuraient, excepté un seul qui, étant sourd, ne l'entendait pas et ne faisait que brouter. Ainsi se passaient ses jours. Quelque temps après, ses frères lui dirent : « Esclave, fille de Juif, gardes-tu bien les chameaux dans le champ que nous t'avons montré ? » — « Ah ! Sidi, répondit-elle, c'est bien là que je les mène ; mais ils pleurent tous, excepté un seul qui, étant sourd, ne fait que brouter. » Le lendemain, le plus jeune des frères suivit la jeune fille et reconnut la vérité de ses paroles. Il courut trouver ses frères et leur dit : « Celle-ci n'est pas notre sœur. » — « Tu nous dis un mensonge, » ré-

pondirent-ils. Ils allèrent consulter un vénérable vieillard et lui racontèrent leur embarras. Le vieillard leur dit : « Découvrez-leur la tête, vous les reconnaîtrez à leur chevelure ; celle de votre sœur est brillante. » De retour à leur maison, ils dirent aux enfants : « Nous allons vous découvrir la tête » — « Ah ! Sidi, s'écria l'esclave, j'ai honte de me découvrir. » Ils lui ôtèrent sa coiffure, la reconnurent pour l'esclave et la tuèrent. Ils dirent à leur sœur : « Que demande ton cœur ? » La jeune fille répondit : « Je ferai de sa tête la pierre du foyer, ses mains me serviront de cuillères. » Ils retournèrent chez leur père chargés de richesses. Arrivée aux fontaines, la jeune fille se lava dans la fontaine des hommes libres, elle redevint libre. Ils entrèrent dans la maison paternelle et firent fête durant sept jours et sept nuits.







5. — H'AB SLIMAN

Un homme avait un garçon et une fille; leur mère mourut; le père prit une autre femme. Le petit garçon restait à l'école jusqu'au soir. Le maître leur demandait : « Que font vos sœurs ? » L'un répondait : « Elle prépare le pain ; » un second : « Elle va chercher de l'eau ; » un troisième : « Elle prépare le couscous. » Quand il interrogeait H'ab Sliman, l'enfant faisait le sourd et son maître le frappait. Un jour sa sœur lui dit : « Qu'as-tu donc, ô mon frère ? tu me parais triste. » — « Notre maitre nous frappe, » répondit l'enfant. « Et pourquoi vous frappe-t-il ? » reprit la jeune fille. L'enfant repartit : « Après avoir étudié jusqu'au soir, il nous demande à chacun ce que fait

notre sœur. On lui répond : « Elle pétrit, elle va chercher de l'eau, elle prépare le couscous ; quand il m'interroge, je fais le sourd, et il me frappe. » — « Ce n'est que pour cela? » — « Rien que pour cela. » — « Eh bien, ajouta la jeune fille, réponds-lui : Voici ce que fait ma sœur : quand elle rit, le soleil brille; quand elle pleure, il pleut; quand elle se peigne, il tombe des gigots; quand elle passe d'un endroit à un autre, il tombe des roses. » L'enfant donna cette réponse : « Vraiment, se dit le maître, c'est un riche parti. » Peu de jours après, il l'achetait, et on fit les préparatifs du départ pour la maison du fiancé. La marâtre de la jeune fille lui fit un petit pain salé, celle-ci le mangea et demanda à boire à sa sœur, la fille de la marâtre. « Laisse-moi t'arracher un œil, et je te donnerai à boire, » lui répondit sa sœur. « Arrache-le, dit la fiancée, car nos gens sont déjà en route. » La marâtre lui donna à boire et lui arracha un œil. « Encore un peu, » demanda-t-elle. « Laisse-moi t'enlever l'autre œil, » répondit la cruelle femme. La jeune fille but, et se laissa enlever l'autre œil. A peine était-elle sortie de la maison, que la marâtre la jeta hors du che-

min; elle para sa propre fille et l'emmena à la place de l'aveugle. On arriva. « Peigne-toi, » lui dit-on, et il tomba des poux. « Marche, » et elle lâcha des vents. « Ris, » et ses dents de devant tombèrent. Tous de s'écrier : « Pendez H'ab Sliman. » On le pendit. Cependant des corbeaux vinrent à voler près de la jeune aveugle et lui dirent : « Des marchands sont sur le point de passer par ici, tu leur demanderas un peu de laine, et nous te rendrons la vue. » Les marchands passèrent et l'aveugle leur demanda un peu de laine ; chacun d'eux lui jeta une toison. Les corbeaux descendirent près d'elle et lui rendirent la vue. « En quoi te changerons-nous ? » lui dirent-ils. « Changez-moi en pigeon, » répondit-elle. Les corbeaux lui plantèrent une aiguille dans la tête, et elle fut changée en pigeon. Elle prit son vol vers la maison du maître d'école, et se percha sur un arbre du voisinage. Les gens allaient semer du froment : « O maître du champ, dit-elle, H'ab Sliman est-il encore pendu ? » Elle se mit à pleurer, et la pluie tomba jusqu'à la fin du travail. Un jour les gens du village allèrent trouver un vénérable vieillard et lui dirent : « O vieillard, un oiseau est perché sur un

de nos arbres ; quand nous allons travailler, le ciel se couvre de nuages, et il pleut ; quand le travail est achevé, le soleil luit. » — « Allez, répondit le vieillard, déposez de la glu sur la branche où il se perche. » Ils engluèrent la branche et prirent l'oiseau. La fille de la marâtre dit à sa mère : « Tuons-le. » — « Non, dit un esclave, nous nous en amuserons. » — « Tue-le toujours, » et il le tua. Son sang jaillit sur un roseau. Le roseau devint si gros qu'il envahit tout le village ; les gens travaillèrent à le couper jusqu'au soir ; il en restait encore gros comme un fil : « Demain, se dirent-ils, nous l'achèverons. » Le lendemain matin, on le trouva aussi gros qu'il était la veille. Ils retournèrent chez le vieillard et lui dirent : « O vieillard, nous avons pris et tué l'oiseau, son sang a jailli sur un roseau, le roseau a grossi et a envahi tout le village ; hier, nous avons travaillé à le couper jusqu'au soir ; nous l'avons laissé gros comme un fil ; ce matin, nous l'avons trouvé dans son premier état. » — « O enfants, répondit le vieillard, vous n'êtes pas encore assez punis, prenez H'ab Sliman, peut-être aura-t-il un expédient, faites-le coucher chez vous. » H'ab Sliman

leur dit : « Donnez-moi une faucille. » Quelqu'un lui répondit : « Nous qui sommes forts, nous avons coupé jusqu'au soir sans pouvoir l'achever, et toi, tu en serais capable ? Voyons si tu trouveras un nouveau moyen d'en venir à bout ?... » Au moment où il allait donner le premier coup, une voix lui dit : « Prends garde à moi, ô mon frère. » La voix pleurait, et l'enfant se mit à pleurer; la pluie tomba. H'ab Sliman aperçut sa sœur : « Ris, » lui dit-il, elle rit, et le soleil brilla ; les hommes se séchèrent. « Peigne-toi, » et il tomba des gigots; tous ceux qui étaient présents s'en régalèrent. « Marche, » et il tomba des roses. « Mais, qu'as-tu donc, ô ma sœur ? » — « Il m'est arrivé ce qui m'est arrivé. » — « Quelle vengeance désire ton cœur ? » — « Attachez la fille de ma marâtre à la queue d'un cheval, qu'elle soit traînée dans les broussailles. » Quand la jeune fille fut morte, on l'apporta à la maison, on la fit cuire, et on l'envoya à sa mère et à sa sœur. « O ma mère, s'écria celle-ci, cet œil est celui de ma sœur Aftelis. » — « Mange seulement, malheureuse, répondit la mère, ta sœur Aftelis est devenue l'esclave des esclaves. » — « Mais

regarde-le donc, insista la jeune fille, tu ne l'as pas même regardé; je donnerai ce morceau à celui qui pleurera un peu. » — « Eh bien, dit le chat, si tu me donnes ce morceau, je pleurerai d'un œil. »





6. — LE ROI ET SON FILS

Histoire sur un roi. Dieu seul est roi Il avait un fils qu'il éleva bien. L'enfant grandit et dit un jour à son père : « Je vais me promener. » — « C'est bien, » répondit le père. A un certain endroit, il trouva un olivier en feu. « O Dieu, s'écria-t-il, aidez-moi à éteindre ce feu. » Soudain Dieu envoya de la pluie, le feu s'éteignit et le jeune homme put passer. Il arriva dans une ville et dit au gouverneur : « Donnez-moi la parole à mon tour. » — « C'est bien, répondit celui-ci, parle. » — « Je te demande la main de ta fille, » reprit le jeune homme. « Je te la donne, répondit le gouverneur; car si tu n'avais pas éteint ce feu, la ville eût été dévorée par les flammes. » Il partit avec sa

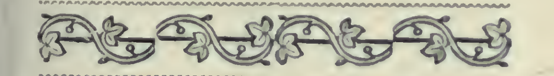
femme. Après une longue marche, la femme fit à Dieu cette prière : « O Dieu, place ici cette ville. » La ville apparut à l'endroit même. Vers le soir, le marabout de la ville dont le père du jeune marié était roi, monta à la mosquée pour chanter la prière : « O merveille, s'écria-t-il, que vois-je là-bas ? » Le roi appela une femme et l'envoya examiner quelle était cette nouvelle ville. La femme partit et, s'adressant à la femme du jeune prince, lui demanda une aumône. Elle lui donna une aumône. La messagère revint et dit au roi : « C'est ton fils qui commande dans cette ville. » Le roi, piqué de jalousie, dit à la femme : « Va lui dire de venir me trouver, j'ai besoin de lui parler. » La femme y alla et revint avec le fils du roi. Son père lui dit : « Si tu es le fils du roi, va voir ta mère dans l'autre monde. » Il regagna son palais en pleurant. « Qu'as-tu donc, lui demanda sa femme, ô toi que le destin m'a donné ? » Il lui répondit : « Mon père m'a dit : Va voir ta mère dans l'autre monde. » — « Retourne chez ton père, reprit-elle, et demande-lui le livre de la grand'mère de ta grand'mère. » Il retourna vers son père qui lui donna le livre. Il l'apporta à sa femme

qui lui dit : « Dépose-le sur la tombe de ta mère. » Il l'y déposa et la tombe s'ouvrit. Il descendit et trouva un homme qui léchait la terre; il en aperçut un autre qui mangeait de la rouille; il en aperçut un troisième qui mangeait de la viande. « Pourquoi manges-tu de la viande? » lui demanda-t-il. « Moi, j'ai fait le bien sur la terre, » répondit l'ombre. « Où trouverai-je ma mère? » reprit le prince. L'ombre lui dit : « Elle est là-bas. » Il se dirigea vers sa mère qui lui demanda pourquoi il venait auprès d'elle; il lui répondit. « C'est mon père qui m'envoie. » — « Retourne, repartit la mère, et dis à ton père de soulever la poutre qui est sur le foyer. » Le prince arriva chez son père : « Ma mère te fait dire de retirer la poutre qui est au-dessus du foyer. » Le roi l'ôta et trouva un trésor. « Si tu es le fils du roi, ajouta-t-il, amène-moi quelqu'un d'un pied de haut et dont la barbe mesure deux pieds. » Le prince se mit à pleurer : « Pourquoi pleures-tu, lui demanda sa femme, ô toi que le destin m'a donné? » Le prince lui répondit : « Mon père m'a dit : Amène-moi quelqu'un d'un pied de haut et dont la barbe mesure deux pieds. » — « Retourne vers ton père, reprit-elle, et demande-

lui le livre du grand-père du grand-père de ton grand-père. » Son père lui remit le livre et le prince l'apporta à sa femme. « Porte-le lui de nouveau, il le placera dans la « thadjemâth [1] » et convoquera une réunion publique. » L'homme d'un pied de haut apparut, enleva le livre, fit le tour de la ville et en mangea tous les habitants.

1. Local destiné aux réunions publiques.





7. — L'ORPHELIN

Un enfant perdit son père, son oncle le reçut comme orphelin. Il avait un petit veau, son oncle avait une paire de bœufs, il les menait aux champs et les gardait. Il faisait paître son veau dans la prairie ; quant aux bœufs, il les attachait. Un mois après, son veau devint gras, les bœufs de l'oncle étaient maigres. « O orphelin, lui demanda son oncle, pourquoi mes bœufs sont-ils maigres ? » — « Je n'en sais rien, répondit l'enfant, cependant je les fais paître tous ensemble. » — « C'est bien, » repartit l'oncle. Le lendemain, il suivit l'orphelin, il trouva que le veau paissait en liberté dans la prairie, et que ses bœufs étaient attachés. Il revint sans dire mot. Le lendemain, il appela l'orphelin.

« Viens à la chasse. » — « C'est bien, mon oncle, » répondit l'enfant. Ils partirent; arrivés au bord d'une forêt, l'oncle donna un fusil à l'orphelin et lui dit : « Reste dans ce passage; moi, je battrai la broussaille; quand je te crierai : tire, vise bien. » Il courut à sa maison, couvrit le veau d'une couche de poussière et le conduisit jusqu'au passage : « Tire, Juif d'orphelin, le voilà de ton côté. » L'orphelin visa, le veau tomba, il s'approcha et reconnut son veau. Il alla au village et invita les habitants à prendre la viande de son veau, il ne réclama que la peau. On lui remit la peau qu'il déposa dans un coin sans la saler. Quand elle sentit mauvais, il la porta au marché pour la vendre. Le premier passant y cracha dessus. Vers le soir, il la vendit pour une pièce percée. Il se mit en route, et rencontra deux hommes qui portaient une tunique de laine, ils la vendirent cent francs; l'orphelin jeta furtivement sa pièce percée dans le tas et se mit à crier: « Au voleur ! au voleur ! ces gens-là m'ont volé de l'argent » On s'attroupa. « Combien t'ont-ils volé? » — « Cent francs et une pièce percée. » Les deux hommes s'en défendaient : « O Musulmans, c'est un mensonge, nous n'avons que

cent francs. » Les gens qui venaient du marché leur dirent : « Comptons, si nous ne trouvons que les cent francs, vous êtes innocents; si nous trouvons les cent francs et la pièce percée, vous vous avouerez voleurs de cet enfant. » On compta, on trouva cent francs et une pièce percée, et l'enfant reçut le tout. Il arriva chez son oncle et lui dit : « O Juif d'oncle, tue tes bœufs, jette les peaux dans un coin sans les saler, j'ai vendu la peau de mon veau cent francs et une pièce percée. » L'oncle invita les gens du village à tuer ses bœufs. « Mangez la viande, leur dit-il, mais laissez-moi les peaux. » On égorgea sa paire de bœufs, on mangea la viande, et on lui remit les peaux. Il appela l'orphelin : « Que ferai-je de ces peaux? » — « Laisse-les dans un coin, répondit l'orphelin, sans les saler; quand elles sentiront mauvais, tu les porteras au marché pour les vendre. » Il les porta au marché pour les vendre. Le premier passant y cracha dessus; la nuit venue, il ne les avait pas vendues. Il les jeta, et rentra chez lui en pleurant. Il appela l orphelin : « Viens ramasser du bois, ô orphelin. » — « Allons, mon oncle. » Ils montèrent sur un frêne pour couper du bois. L'oncle suspendit

l'enfant à une branche de l'arbre avec une corde et partit. Un vieillard vint à passer, il conduisait sur un mulet la femme de son fils, et l'enfant chantait : « Oh ! oh ! oh ! autrefois j'étais un vieillard, maintenant me voilà jeune homme. » Le vieillard l'entendit et lui dit : « Répète, répète, ô mon fils. » L'enfant reprit : « Oh ! oh ! oh ! autrefois j'étais un vieillard, maintenant me voilà jeune homme. » — « Et moi, lui cria le veillard, si je montais, deviendrais-je jeune homme ? » — « Monte, répondit l'enfant, détache-moi doucement, attache-toi à cette branche, et tu deviendras jeune homme. » Le vieillard grimpa, détacha l'enfant, s'attacha avec la corde ; un instant après il mourait. L'orphelin descendit, emmena la femme et le mulet et arriva chez son oncle. « Tu m'as trouvé orphelin, lui dit-il, tu m'as suspendu au milieu du frêne ; si tu m'avais suspendu au sommet, j'aurais mieux choisi. » L'oncle avait deux enfants, il en prit un, l'attacha au sommet du frêne, s'en alla et attendit le retour de son fils, qui ne revint pas. Il retourna vers l'arbre, et trouva son fils mort. Il accosta l'orphelin et lui dit : « O orphelin, viens pêcher à la mer. » — « Allons. » Chemin faisant, ils

trouvèrent un berger. L'enfant lui dit : « O berger, j'accompagne mon oncle qui va se marier, on mangera à la noce du couscous, des œufs et de la viande; mais j'ai honte d'aller à ses noces. » Le berger lui répondit : « Je suis prêt à te remplacer, je garde cent brebis et un bélier noirs; ce soir, monte sur le bélier, il te mènera à la maison. » — « C'est bien, » reprit l'orphelin, et le berger suivit l'oncle. On arriva au bord de la mer, l'oncle saisit l'enfant et le jeta dans l'eau; il revint à sa maison et se dit : « Cette fois-ci il est mort dans l'eau, il ne reviendra pas. » Le soir venu, l'orphelin parut : « Tu m'as jeté au bord de la mer, si tu m'avais jeté au milieu, j'aurais mieux choisi; maintenant je ne t'amène que des brebis noires. » L'oncle avait encore un enfant, il le prit et le jeta en pleine mer; il attendit son retour, l'enfant ne revint pas. Le lendemain, il dit à sa femme : « Préparenous des vivres, demain nous irons en voyage. » Le lendemain, il partit avec sa femme et l'orphelin. Le soir du troisième jour, ils arrivèrent au bord d'un précipice : « Nous coucherons ici, » dit-il. L'orphelin planta un piquet au bord du précipice, au-

quel il fixa une corde, il étendit la corde en avant et la couvrit de terre. Durant la nuit, l'oncle lui cria : « Couche-toi, ô orphelin, au bord du précipice. » Il se mit à côté de l'orphelin, et sa femme derrière lui. « Pousse-toi, dit-il à l'enfant, nous sommes trop serrés. » — « C'est bien, il y a de la place. » Il se poussa jusqu'au bord du précipice, saisit la corde, fit reculer tellement son oncle et sa tante qu'ils roulèrent l'un et l'autre dans le gouffre. Il revint à leur maison et hérita de leurs biens.

Mon histoire est finie, mes ressources ne le sont pas; mon histoire a couru de ruisseau en ruisseau, moi, je l'ai racontée à des héros.





8. — LES DEUX ORPHELINS

UN homme et sa femme avaient un fils et une fille; la femme possédait une vache. Un jour, elle se sentit mourir et dit à son mari : « Je te défends de vendre la vache des orphelins. » — « Ne crains rien, » répondit-il. Le père se remaria; la nouvelle femme donnait aux orphelins de la mauvaise nourriture, et réservait à ses propres enfants ce qu'elle avait de meilleur. Les orphelins, devenus malheureux, gardaient leur vache et la tétaient; bientôt ils reprirent leurs forces tandis que les enfants de leur marâtre dépérissaient : « Suivez-les, dit celle-ci, vous verrez ce qu'ils mangent et vous mangerez avec eux. » Arrivés aux champs, les orphelins tétèrent leur vache; les enfants s'approchèrent

pour téter à leur tour, mais la vache frappa la fille et l'aveugla. L'enfant revint au village en pleurant et dit à sa mère : « O ma mère, cette vache m'a aveuglée. » La mère irritée dit à son mari : « Demain tu vendras cette vache qui a aveuglé ma fille. » — « Je ne la vendrai pas, répondit-il ; ma première femme, en mourant, me l'a défendu en ces termes : Prends garde de vendre la vache des orphelins. » — « Eh bien, si tu refuses de la vendre, je quitterai ta maison, » reprit-elle. Son mari n'insista pas davantage : « Demain, dit-il, je la mènerai au marché, je la vendrai. » Le lendemain, il mena la bête au marché. Au moment du départ, un ange lui adressa ces paroles : « Ne vends pas la vache des orphelins. » Il la mena au marché, et la garda jusqu'au soir sans la vendre. Il regagna sa maison ; sa femme, apercevant la vache, s'écria : « Pourquoi ne l'as-tu pas vendue? Je retournerai donc à la maison de mes parents, puisque tu refuses de vendre une vache qui a aveuglé ma fille. » — « Demain, répondit-il, si Dieu le veut, je la vendrai. » Le lendemain, il la vendit. Les orphelins allèrent pleurer sur la tombe de leur mère. « O mère, lui dirent-ils, notre

père a vendu la vache. » La mère répondit : « O mes enfants, demandez ses intestins au boucher, vous les apporterez, et vous les viderez ici auprès de moi. » Les enfants allèrent chez le boucher et lui demandèrent les intestins de leur vache. Celui-ci les leur donna ; ils les apportèrent à l'endroit où leur mère était enterrée, ils les vidèrent sur sa tombe, aussitôt deux mamelles parurent : l'une donnait du beurre, l'autre du miel. Les orphelins tétèrent et bientôt recouvrèrent leur première santé. La cruelle marâtre se dit : « Que mangent-ils donc pour s'engraisser ainsi? » Elle appela ses enfants et les envoya de nouveau examiner ce que mangeaient les orphelins. Ceux-ci partirent, les orphelins arrivèrent sur la tombe de leur mère, les autres les virent téter des mamelles. Ils s'approchèrent et leur dirent : « Retirez-vous, nous tetterons aussi notre part. » Ils se mirent en devoir de téter, l'un suça du pus, l'autre du goudron. Ils revinrent chez leur mère et lui dirent : « Nous avons tété avec eux, nous avons tété du pus et du goudron. » — « C'est bien, répondit-elle, demain je crèverai ces mamelles et les jetterai au loin. » Le lendemain, elle alla les

crever et les jeta au loin. Les orphelins vinrent à la tombe de leur mère et se mirent à pleurer : « O mes enfants, leur dit-elle, maintenant c'est inutile que je fasse quelque chose pour vous, allez mendier. » Le lendemain, ils se mirent en route et s'expatrièrent. Un jour, ils arrivèrent au palais du roi et lui dirent : « Recueillez-nous en qualité de serviteurs. » Le roi les recueillit, et ils vécurent auprès de lui. La jeune fille grandit, et, étant devenue une très belle personne, le sultan l'épousa. Dans la suite, son frère prit lui-même la place du sultan.





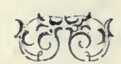
9. — LES ENFANTS ET LA CHAUVE-SOURIS

Un homme avait deux femmes. Bientôt l'une mit au monde un premier enfant, l'autre resta stérile. Celle-ci profita d'un moment où l'enfant dormait seul, elle lui coupa le petit doigt et emporta l'enfant lui-même dans la forêt. Ainsi fit-elle pour les sept fils et la fille de sa compagne. Dieu guérit les enfants dans la forêt, et la jeune fille leur apprêtait à manger. Un jour, une vieille femme alla dans la forêt, la jeune fille l'invita à manger le couscous. « Non, dit-elle, je ne mangerai rien, » et elle ajouta : « Si tes frères t'aiment, ils t'apporteront une chauve-souris. » L'enfant se mit à pleurer. L'un de ses frères revint de la chasse, elle lui dit : « Une

vieille femme est entrée chez nous et m'a dit : Si tes frères t'aiment, ils t'apporteront une chauve-souris ! » — « Que veux-tu donc, ô ma sœur? » répondit le jeune homme. « Une chauve-souris, » repartit-elle. Celui-ci alla trouver un vieillard et lui demanda où il trouverait une chauve-souris : « Il y en a une sur le bord de la mer, » dit le vieillard. « Vive Dieu, s'écria le jeune homme, j'irai la chercher. » Il se mit en route, s'arrêta sous un dattier au bord de la mer et déposa son fusil à terre. « Quelle bête sauvage vient ici? » s'écria la chauve-souris du haut de l'arbre. « Dors seulement, vieille tête, » répondit le jeune homme. La chauve-souris descendit, caressa le fusil qui fut changé en un morceau de bois, caressa l'enfant qui devint microscopique. Ainsi en arriva-t-il aux sept frères. La jeune fille vint à son tour au bord de la mer; la chauve-souris s'écria : « Quelle bête sauvage vient ici? » L'enfant ne dit mot, elle avait peur; elle ne bougea pas que la chauve-souris ne fût endormie. Alors elle grimpa sur l'arbre, saisit l'oiseau et lui dit : « Jure-moi de me montrer mes frères. » — « Jure-moi, répondit la chauve-souris, de m'habiller d'or et d'argent. » Elle descendit, caressa les en-

fants qui reprirent leur première forme; elle caressa les morceaux de bois qui redevinrent fusils. « Je te jure, ajouta-t-elle, de te conduire à la maison de ton père. » Elle mena les huit enfants jusque dans la cour intérieure de leur maison. Ils s'adressèrent aux gens qui l'habitaient et leur dirent : « N'hébergeriez-vous pas quelques enfants? » La femme qui était stérile leur répondit : « Nous n'en hébergeons aucun. » Mais le maître de la maison les appela ; il leur tua un mouton et leur fit préparer du couscous. La femme qui avait voulu les renvoyer, empoisonna le plat. La chauve-souris prit la jeune fille en secret et lui dit : « Ne mangez pas que le coq, le chat et le chien n'aient mangé. » Le chat mangea, il mourut; le chien mangea, il mourut; le coq mangea, il mourut. Les enfants dirent à cette femme : « C'est cette jeune fille qui nous prépare ordinairement nos repas. » — « Cette femme-ci a l'habitude de préparer les nôtres, répondit-elle. » — « Nous n'en voulons pas, reprirent les enfants, ce sera cette jeune fille qui nous préparera à manger. » — « C'est bien. » dit le père. L'autre femme appela la jeune fille : « Viens, je te montrerai ce dont tu aurais

besoin. » Elle lui donna un linge pour s'en couvrir. La chauve-souris toucha les yeux des huit enfants qui reconnurent leurs parents. La jeune fille commença à faire le couscous et dit à sa mère : « O ma mère, nous sommes tes enfants. » Elle fut au comble de la joie et leur prépara un festin. Durant le repas, l'un des enfants dit à son père : « O mon père, nous sommes tes enfants. » — « Comment, s'écria-t-il, est-ce donc vous qui êtes mes enfants? » Les enfants se tournèrent vers leur mère et lui dirent : « O mère, quelle vengeance désire ton cœur? » La mère répondit : « Attachez cette femme-là à la queue d'un cheval, qu'elle soit traînée sur le plateau des jujubiers. » Ils remirent la chauve-souris sur son arbre, et l'habillèrent d'or et d'argent.



TROISIÈME PARTIE

III

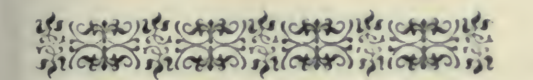
LE MENSONGE

III

LE MENSONGE

Dans *un fanatisme qui foulait aux pieds l'honneur et la morale, Mahomet mit le mensonge dans les mains de ses sectateurs comme une arme légale contre le juif et le chrétien : ils ont usé et abusé du privilège ; le faux témoignage est la plaie de l'Algérie et fait le désespoir de nos tribunaux. Cependant les vétérans de la colonie pourraient nous dire si les Arabes réservent leur mauvaise foi pour les chrétiens seuls : assurément non, et le Kabyle, en subissant la loi du Coran, avec ses franches coudées en toutes choses, a donné, comme l'Arabe de la plaine, la plus large liberté à sa parole :*

elle est rare, l'amitié kabyle qui va jusqu'à la confiance. Méfiez-vous de ces serments dans lesquels le Kabyle prend le ciel et la terre comme témoins de sa véracité : à coup sûr, il ment en effronté; le mensonge est l'arc-boutant des affaires privées et publiques : la méfiance réciproque s'étend si loin, que le merveilleux et l'inconnu sont mis au rang des fables mensongères. Nous rattachons au présent sujet quelques contes choisis, mais, on a pu le constater déjà, le mensonge est l'assaisonnement de tous les récits. Menteur comme un chacal, disent les Kabyles : la comparaison est assez heureuse, le chacal est fourbe avant tout, aussi bien ne joue-t-il pas d'autre rôle dans les fables; mais, dans ses ruses, il joue de malheur, c'est la conclusion la plus ordinaire qui attend le Kabyle trafiquant de sa parole trop ouvertement : le mensonge est souvent puni d'amende, le faux témoignage est une tache honteuse digne du bannissement ou d'incapacité aux affaires publiques.

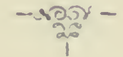


I. — LE CHACAL

UNE épine était entrée dans sa patte ; il rencontra une vieille femme qui allait à la fontaine : « O mère, lui cria-t-il, tire-moi une épine. » Elle tira l'épine et la jeta. Le chacal lui dit : « O mère, donne-moi mon epine. » — « Ah, mon fils, je l'ai jetée. » — « Donne-moi mon épine. » Et il pleurait parce que la vieille lui avait perdu son epine. « Tais-toi, dit-elle, et ne pleure pas, je te donnerai un œuf. » Il la suivit à sa maison et la vieille lui donna un œuf. Il alla aussitôt dans un village et frappa à une porte : « Gens de la maison, hébergez-moi. » Il entra. « Où placerai-je mon œuf ? » — « Place-le dans la crèche du bouc. » Durant la nuit, il mangea l'œuf, et en sus-

pendit la coque aux cornes du bouc. Au point du jour, il se leva : « Donnez-moi mon œuf. » — « Nous te dédommagerons de ton œuf. » — « Non, c'est le bouc qui a mangé mon œuf, j'emmènerai le bouc. » On lui donna le bouc, il l'emmena. Il arriva à un village et cria à une porte : « Gens de la maison, hébergez-moi. » — « C'est bien, entre. » — « Où placerai-je mon bouc ? » — « Attache-le à la crèche du cheval. » Durant la nuit, il mangea le bouc et en suspendit les intestins aux oreilles du cheval. Au point du jour, il se leva : « Donnez-moi mon bouc. » — « Nous t'en donnerons un autre. » Il refusa. « Vous me donnerez le cheval, c'est le cheval qui l'a mangé. » On lui donna le cheval, i. l'emmena jusqu'à un autre village : « Gens de la maison, hébergez-moi. » — « C'est bien, entre. » — « Où placerai-je mon cheval ? » — « Attache-le à la crèche de la vache. » Durant la nuit, il se leva, mangea le cheval et en suspendit les intestins aux cornes de la vache. De grand matin, il se leva : « Donnez-moi mon cheval. » — « Nous t'en donnerons un autre. » — « Non, j'emmènerai la vache. » Il emmena la vache, et marcha jusqu'à un autre village : « Gens de la maison, hébergez-moi. — Où pla-

cerai-je ma vache? » — « Attache-la au lit de la jeune fille. » Durant la nuit, il se leva, mangea la vache, et en plaça les intestins sur le dos de la jeune fille. Le lendemain matin, il demanda sa vache : « Nous t'en donnerons une autre. » Il refusa : « C'est la jeune fille que j'emmènerai. » Ils lui remirent un sac dans lequel il croyait emporter la jeune fille. Arrivé à une colline, il délia le sac pour manger sa proie ; aussitôt il en sortit des lévriers. En les voyant, il prit la fuite vers le bois ; les lévriers le poursuivirent, le saisirent et le mangèrent.







2 — LES TROIS FRÈRES

Un homme avait trois fils. Un jour, l'aîné dit à son père : « Mon père, donnez-moi une voiture et de l'argent, j'irai en voyage. » — « C'est bien, » répondit le père. Il les lui donna. L'enfant partit. Au milieu d'une forêt, il rencontra un homme qui bâtissait une maison en or et en argent; cet homme lui souhaita la bienvenue et lui dit : « Mon fils, raconte-moi une histoire mensongère, je te donnerai toutes mes richesses; sinon, je t'en raconterai une et tu me donneras les tiennes. » L'enfant n'en savait aucune, celui-ci lui en raconta une et lui enleva tout ce qu'il possédait. L'enfant revint chez son père qui le mit au nombre des domestiques. Le cadet dit à son père : « Mon père, donnez-moi

autant qu'à mon frère, je voyagerai. » Il se mit en route et arriva dans la forêt. Le maître de la maison lui souhaita la bienvenue et ajouta : « Mon fils, raconte-moi une histoire mensongère, je te donnerai toutes mes richesses ; sinon, je t'en raconterai une et tu me donneras les tiennes. » L'enfant n'en savait point, celui-ci lui en raconta une et lui enleva tout ce qu'il possédait. Il revint chez son père, qui le plaça avec son frère. Le plus petit des enfants dit à son père : « Mon père, si vous ne me dédaignez pas, donnez-moi ce que vous avez donné à mes frères, je voyagerai. » Il partit et arriva vers la même maison. Le maître lui souhaita la bienvenue et ajouta : « Mon fils, raconte-moi une histoire mensongère, je te donnerai toutes mes richesses ; sinon, je t'en raconterai une, et tu me donneras tout ce que tu as apporté. » — « Mon père, répondit l'enfant, commençons par une histoire vraie, ensuite nous en viendrons à une histoire mensongère : Quand mon père vivait chez moi comme orphelin, j'avais un coq. Un jour, une tumeur poussa sur le dos du coq ; je couvris la tumeur avec de la terre, sur la terre poussa un champ de pastèques. Un jour, j'en pris une, je l'ouvris ;

mon couteau tomba dans l'intérieur, je mis la main dedans, je ne le trouvai pas. Je descendis dans la pastèque, je rencontrai une armée à la recherche du fils du roi, je leur demandai s'ils n'avaient pas trouvé mon couteau : « Nous avons perdu le fils du roi, me répondirent-ils, nous ne le trouvons pas, qu'avons-nous à faire avec ton couteau. » Je reviens sur mes pas, je trouve une fève sur mon chemin, je la porte à la maison. Nous en jetâmes la chair dans une marmite, la marmite déborda, la fève passa avec l'eau dans le conduit des eaux, elle s'arrêta dans le jardin. Des fèves poussèrent, les branches d'en haut donnèrent du fil noir, celles du bas fleurirent. La moisson vint, les ouvriers ne finissaient pas de couper; moi, je les pinçai avec deux doigts et les arrachai toutes. J'allai les battre, les aires se trouvèrent trop petites; je les pris et les déposai sur un ormeau. Quand les bœufs furent sur place, les cordes se rompirent et les chaînes aussi; je donnai des figues aux bœufs; quand leur bouche fut couverte d'écume, je les fis monter sur l'arbre pour piétiner les fèves. Un instant après, une perdrix vola dans l'oreille de l'un des bœufs, je me jetai sur elle, je la

trouvai sur quatorze autres; nous étions quatorze, chacun en prit quatorze, il en resta quatorze. Quand j'eus nettoyé l'aire, je ne trouvai pas sur quoi charger mes fèves, les chameaux ne le pouvaient pas, je les chargeai sur une fourmi rouge. Maintenant, ô mon père, puisque nous avons commencé par la vérité, si vous le voulez, nous ajouterons les mensonges. » — « Comment, mon fils, s'écria celui-ci, tout ceci est-il vrai? » — « Tout cela est vrai, ô mon père. » — « Mon fils, reprit le maître, emporte tous mes biens. Adieu. » L'enfant revint à la maison paternelle.



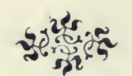


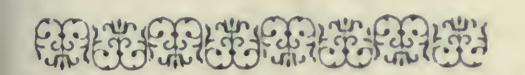
3. — LA BERGERONNETTE

ET LE CHACAL

A L'ÉPOQUE où tout le monde parlait, une bergeronnette déposa ses œufs à terre. Les petits grossirent. Un chacal et un renard vinrent la visiter. Le chacal dit au renard : « Jure-moi que la bergeronnette me doit une livre de beurre. » Le renard le lui jura. L'oiseau se mit à pleurer. Un lévrier passa près d'elle et lui demanda ce qu'elle avait. Elle lui répondit : « Le renard m'a calomniée faussement. » — « Eh bien, reprit le lévrier, jette-moi dans ce sac de peau. » Elle le jeta dans le sac de peau. « Attache bien le sommet, » dit le lévrier. Quand le chacal revint, elle lui dit . « Viens mesurer le beurre. » Le chacal s'avança et délia le

sac; il entendit le lévrier qui étendait les pattes et dit au renard : « Moi, je suis malade, viens mesurer, renard. » Le renard s'avança, le lévrier le saisit; le chacal lui dit : « Souviens-toi de ton faux témoignage. »





4. — LE LION, LE CHACAL ET LE SANGLIER

Le lion, le chacal et le sanglier vivaient de compagnie. Un jour, ils allèrent semer un champ de fèves, ils possédaient une jarre de beurre. Un autre jour, ils allèrent piocher. Quand le chacal sentit la faim, il cessa de travailler pour mentir. Le lion dressa l'oreille : « Qui t'appelle ainsi ? » lui dit-il. « C'est mon oncle, répondit le chacal ; la maison de mon frère est en noces, je vais y manger un peu de couscous. » Il partit et mangea la moitié du beurre. Ensuite il rejoignit ses frères qui lui demandèrent s'il avait mangé quelque chose : « Oh, oui, répondit-il, que Dieu les bé-

nisse. » Et ils continuèrent à piocher. Le lendemain, ils retournèrent à leur travail. Quand le chacal sentit la faim, il se leva, courut vers la jarre, acheva le beurre et revint piocher. Un jour, les trois amis allèrent moudre deux sacs de blé et se dirent : « Faisons fête et invitons nos frères. » Ils préparèrent du couscous et allèrent inviter leurs frères : « Venez avec nous, leur dirent-ils, nous ferons un festin, nous avons maintenant une jarre de beurre. » On arrive à la maison, on apporte la jarre de beurre, point de beurre. Le lion et le sanglier regardent le chacal : « C'est toi qui l'as mangé ? » Le chacal prit la fuite, ils se mirent à sa poursuite, le saisirent, le tuèrent et le jetèrent au loin.



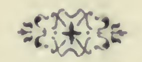


5. LE JOUEUR DE FLUTE

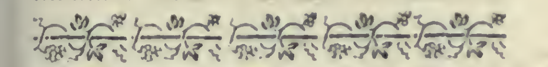
Un domestique gardait les brebis de son maître. Arrivé aux champs, il jouait de la flûte, les brebis tendaient l'oreille et ne broutaient pas. Un jour, le maître apprit que ses brebis ne broutaient pas, il suivit son domestique à la campagne, et se cacha dans les broussailles. Le berger tira sa flûte et se mit à jouer; son maître commença à danser, si bien que les broussailles le mirent en sang. Il revint à sa maison : « Qui t'a égratigné ainsi? » lui demandèrent ses femmes. « Le domestique a joué de la flûte, répondit-il, et je me suis mis à danser. » — « C'est un mensonge, s'écrièrent celles-ci, on ne danse pas malgré soi. » — « Eh bien, reprit le mari, liez-moi à ce poteau, et faites

jouer le domestique. » Elles lièrent leur mari à un poteau, et le domestique prit sa flûte : notre homme commença à danser, il donna de la tête contre un clou fixé au poteau et mourut. Le fils du mort dit au domestique : « Paie-moi la perte de mon père. » Ils allèrent devant la justice. Chemin faisant, ils rencontrèrent un laboureur qui leur demanda où ils allaient. « Devant la justice. » — « Pourriez-vous me dire pourquoi ? » — « Cet homme a tué mon père, » répondit le fils du défunt. « Ce n'est pas moi qui l'ai tué, repartit le berger, j'ai joué de la flûte, il a dansé et il est mort. »— « C'est un mensonge, s'écria le laboureur, moi je ne danserai pas contre mon gré ; prends ta flûte, nous verrons si je danserai. » Le berger prit sa flûte. Il commença à jouer et le laboureur se mit à danser si bien, que ses bœufs, abandonnés à eux-mêmes, roulèrent dans le ravin. « Paie-moi mes bœufs, » cria-t-il au berger. « Viens devant la justice, » répondit celui-ci. Ils se présentèrent devant le cadi qui les reçut au premier étage de sa maison. On s'assit : et les deux plaignants exposèrent leurs griefs. Alors le cadi dit au domestique : « Prends ta flûte, et joue devant moi.

je verrai comment tu joues. » Le domestique prit sa flûte, il en joua, et tous de danser. Le cadi dansa aussi et tomba, comme les autres, au rez-de-chaussée ; tous se tuèrent. Le domestique resta dans la maison du cadi et hérita des biens de chacun.





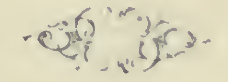


6. — L'ENFANT

Un enfant avait une épine au pied. Il alla vers une vieille femme et lui dit : « Tire-moi cette épine. » La vieille tira l'épine et la jeta. « Donne-moi mon épine. » Et il se mit à pleurer. « Prends un œuf. » Il alla chez une autre vieille femme : « Cache-moi mon œuf. » — « Dépose-le dans le nid de la poule. » Durant la nuit, il prit son œuf et le mangea. Le lendemain matin, il dit à la vieille : « Donne-moi mon œuf. » — « Prends la poule, » répondit-elle. Il alla chez une autre vieille : « Cache-moi ma poule. » — « Dépose-la sur le piquet où j'attache le bouc. » Durant la nuit, il emporta la poule. Le lendemain matin, il demanda sa poule : « Cherche-la où tu l'as cachée. » — « Donnez-

moi ma poule. » — « Emmène le bouc. » Il alla chez une autre vieille : « O vieille mère, cache-moi ce bouc. » — « Attache-le à la crèche du mouton. » Durant la nuit, il emmena le bouc. Le lendemain matin, il réclama son bouc : « Emmène le mouton. » Il alla chez une autre vieille : « O vieille, garde-moi ce mouton. » — « Attache-le au pied du veau. » Durant la nuit, il emmena le mouton. Le lendemain matin, il demanda son mouton : « Emmène le veau. » Il alla chez une autre vieille : « Garde-moi ce veau. » — « Attache-le à la crèche de la vache. » Durant la nuit, il emmena le veau. Le lendemain matin, il demanda son veau : « Prends la vache. » Il alla chez une autre vieille : « Garde-moi une vache. » — « Attache-la au pied du lit de la vieille. » Durant la nuit, il emmena la vache. Le lendemain matin, il demanda sa vache : « Prends la vieille. » Il alla chez une autre femme, et y laissa sa vieille, qu'il tua durant la nuit. Le lendemain matin, il demanda sa vieille : « La voilà vers la jeune fille. » Il la trouva morte. « Donnez-moi ma vieille. » — « Prends la jeune fille. » Il lui dit : « De l'épine à l'œuf, de l'œuf à la poule ; de la poule, du bouc,

du mouton, du veau à la vache, de la vache à la vieille, de la vieille à la jeune fille, viens t'amuser avec moi. »







7. — LE SINGE ET LE PÊCHEUR

Un pêcheur alla un jour à la mer prendre des poissons ; le soir, il vendit sa capture, et en acheta un petit pain dont il fit son souper. Le lendemain, il retourna à la pêche et trouva une caisse ; il la porta à sa maison et l'ouvrit ; un singe en sortit et lui dit : « Malheur à toi, je ne suis donc pas seul à vaincre ; toi aussi, tu triomphes, pleure ton triste sort. » — « Mon sort est supportable, » répondit-il. Le lendemain, il retourna à la pêche ; le singe monta sur la maison et s'assit. Un moment après, il coupa toutes les roses du jardin. La fille du roi l'aperçut et lui dit : « O Sidi Moh'ammed, que fais-tu là ? Viens ici, j'ai besoin de toi. » Il prit une rose et s'approcha : « Chez qui de-

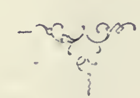
meures-tu ? » demanda la princesse. « Chez le fils du sultan de l'Inde, » répondit le singe. « Dis-lui de m'acheter. » — « Je le lui dirai, pourvu qu'il accepte. » Le lendemain, il resta dans la maison et se déchira la figure. La princesse l'appela de nouveau, le singe lui porta une rose : « Qui t'a mis en cet état ? » s'écria-t-elle. « C'est le fils du sultan de l'Inde, répondit le singe ; quand je lui ai dit de vous acheter, il m'a donné un soufflet. » La princesse lui remit cent écus et il se retira. Le lendemain, il s'égratigna de plus belle, et grimpa sur la maison. La fille du sultan l'appela : « Si Moh'ammed ? » — « Eh bien. » — « Viens ici, comment lui as-tu dit ? » — « Je lui ai dit de vous acheter, et il m'a donné un nouveau soufflet. » — « Puisqu'il en est ainsi, demain vous viendrez me trouver. » Le lendemain, le singe mena le pêcheur dans un magasin et lui acheta des habits ; il le mena aux bains et le fit baigner ; alors il s'avança sur le chemin et cria : « Fuyez, fuyez, voici le fils du sultan de l'Inde. » On entra chez un cafetier et Si Moh'ammed commanda deux cafés. Ils burent leur café, donnèrent un écu au cafetier et sortirent. En se dirigeant vers le

palais Si Moh'ammed dit au pêcheur : « O juif de pêcheur, nous voici chez ton beau-père, il nous servira à manger, mange peu; il nous offrira du café, bois en peu; tu trouveras des tapis de soie étendus dans le salon, garde tes sandales. » On arriva, le pêcheur quitta ses sandales; le roi leur offrit à manger, le pêcheur mangea beaucoup; on leur offrit du café, le pêcheur n'en laissa pas une goutte. Ils sortirent. Quand ils furent hors du palais, Si Moh'ammed dit au pêcheur : « Juif de pêcheur, tu es heureux que je ne t'égratigne pas toute la figure. » Ils rentrèrent à leur maison. Si Moh'ammed monta sur le toit, la fille du roi l'aperçut et lui dit : « Allons, viens ici. » Le singe s'approcha : « En vérité, tu as menti. Pourquoi m'as-tu assuré que le fils du sultan de l'Inde était un parti distingué? » — « Est-ce un mauvais sujet? » — « Nous avions garni le salon de tapis de soie, il a ôté ses sandales; nous lui avons donné à manger, il a mangé comme un domestique; nous lui avons offert du café, il s'est léché les doigts. » Le singe répondit : « Nous sortions du café, il avait bu du vin, il était ivre, et n'était plus maître de sa raison; voilà pourquoi il a tant mangé. » —

« Eh bien, reprit la princesse, demain revenez au palais, mais ne le mène pas au café. » Le lendemain, ils partirent. Chemin faisant, le singe dit au pêcheur : « Juif de pêcheur, si aujourd'hui tu quittes tes sandales, si tu manges beaucoup, si tu bois tout le café, prends garde à toi ; bois-en seulement un peu, sinon je t'arrache les yeux. » Ils arrivèrent au palais; le pêcheur marcha sur le tapis de soie avec ses sandales; on donna à manger, il mangea peu ; on leur apporta du café, il le goûta à peine. Le roi lui donna sa fille. Si Mon'ammed dit au roi : « Le fils du sultan de l'Inde est brouillé avec son père, aussi n'a-t-il apporté qu'une caisse d'argent. » Dans la soirée, le singe et le pêcheur se promenèrent ; le pêcheur dit à Si Moh'ammed : « Est-ce ici que nous allons trouver le fils du sultan de l'Inde ? » — « Je puis te le montrer facilement, répondit le singe, demain je vous trouverai assis, je m'approcherai en pleurant avec un papier en main, je te donnerai le papier, tu le liras et tu pleureras. Ton beau-père te demandera pourquoi tu pleures ainsi, réponds-lui : « Mon père est mort, voici la lettre que je viens de recevoir ; si tu es résolu définitive-

ment à me donner ta fille, je l'emmènerai et nous irons rendre à mon père les derniers devoirs. » — « Emmène-la. » répondit le roi. Il lui donna une escorte de cavaliers et de soldats. Arrivés à un endroit, Si Moh'ammed dit aux soldats : « Vous pouvez retourner au palais, car notre pays est loin d'ici. » L'escorte revint au palais, et les voyageurs continuèrent leur route; bientôt Si Moh'ammed dit au pêcheur : « Arrêtez-vous ici pendant que j'irai faire une reconnaissance au pays de ton père. » Il partit en avant, et arriva aux portes d'une ville qu'il trouva fermées; il monta sur les remparts. Une ogresse l'aperçut : « Je te salue, Si Moh'ammed. » — « Que Dieu te maudisse, sorcière; allons, je viens chez toi. » — « Que me veux-tu donc, Si Moh'ammed? » — « On cherche à te tuer. » — « Où faut-il me cacher? » Il la mena dans la poudrière de la ville, ferma la porte sur elle et mit le feu aux poudres; l'ogresse mourut. Il revint vers le pêcheur : « En avant, » lui dit-il, ils entrèrent dans la ville et s'y établirent. Un jour, Si Moh'ammed tomba malade. Le pêcheur le trouva entre les bras de sa femme : « Jette-le, lui cria-t-il, il sent mau-

vais. » Si Moh'ammed bondit à terre : « Hors d'ici, juif de pêcheur. » La femme ne le prit plus entre ses bras. Si Moh'ammed lui dit : « Qu'as-tu donc? est-ce parce que j'ai appelé ton mari juif de pêcheur? Avant que tu vinsses ici, la pêche était son métier. » Celui-ci l'entendit : « C'est vrai, dit-il, lorsque j'étais petit, je m'amusais à pêcher avec mon père. » Un autre jour, Si Moh'ammed tomba malade de nouveau, et mourut; les deux époux le déposèrent dans une caisse garnie de soie et le gardèrent. Bientôt ils ouvrirent la caisse ; comme il sentait mauvais, ils le jetèrent. Mon histoire est finie, mes ressources ne le sont pas.



DEUXIÈME PARTIE

VIE SOCIALE ET DOMESTIQUE

I

L'HOSPITALITÉ ET L'ASSISTANCE PUBLIQUE



DEUXIÈME PARTIE

VIE SOCIALE ET DOMESTIQUE

I

L'HOSPITALITÉ ET L'ASSISTANCE PUBLIQUE

RENDONS *justice aux Kabyles, si dans la vie privée ils interprètent si tristement les lois de la morale, du moins nos ordonnances contre la mendicité seront toujours pour eux un mystère et un scandale. Les malheureux dans la gêne, et les vrais indi-*

gents existent en Kabylie comme et plus que partout, mais les lois ont pourvu au soulagement des nécessités privées, en punissant d'amende quiconque refuse sa maison ou son bras à un homme en détresse : ces détails d'une législation d'autre part si barbare, nous montrent que l'opinion publique a des idées très arrêtées sur la solidarité humaine. L'hospitalité est dans les mœurs locales. Le voyageur sait d'avance qu'il trouvera partout une maison pour le recevoir : la table est sans luxe, et le coucher peu magnifique, mais la vie en Kabylie est frugale. L'individu qui accorderait de mauvaise grâce l'aumône de son toit et de son morceau de pain, serait un homme déconsidéré, souvent l'amin lui-même est chargé de tenir table ouverte en vue des allants et venants, des poètes et des chanteurs ambulants. Le village est comme une famille agrandie; pour les grands travaux des champs, chacun a droit à l'assistance gratuite de ses voisins : ce n'est pas du communisme, c'est un prêt et un échange. Aussi bien la famine n'a jamais ravagé la Kabylie; le montagnard vit de peu, et ce peu, il le partage gaiement.



I. — LES DEUX AMIS

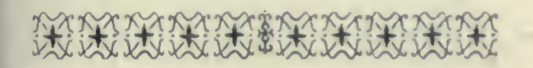
Sidi el Marouf et Sidi Abd el Qader voyageaient de compagnie ; vers le soir, ils se séparèrent pour chercher un gîte. Sidi Abd el Qader dit à son ami : « Disons la prière afin que Dieu nous préserve du mal que nous n'avons jamais commis. » Sidi el Marouf répondit : « Oui, que Dieu nous preserve du mal que nous n'avons point commis. » Ils se dirigèrent vers les maisons, chacun de son côté. Sidi el Marouf se présenta à une porte : « N'hébergeriez-vous pas un voyageur ? » — « Sois le bienvenu, lui dit une femme, entre, tu coucheras chez nous. » La nuit vint, il prit son

souper; la femme étendit une natte à terre, et il se coucha; la femme et son mari se couchèrent aussi. Quand tout le monde sembla dormir, celle-ci se leva, prit un couteau et tua son mari. Le lendemain, au point du jour, elle se mit à crier : « Voilà qu'il a tué mon mari! » Le village tout entier accourut, on saisit l'étranger, on le lia, et chacun apporta du bois pour brûler le coupable. Sidi Abd el Qader vint aussi et trouva son ami en larmes : « Qu'as-tu donc fait? » lui demanda-t-il. « Aucun mal, » répondit Sidi el Marouf. « Ne t'ai-je pas dit hier au soir, reprit Sidi Abd el Qader, disons la prière et que Dieu nous préserve du mal que nous n'avons jamais commis, et voilà que tu seras brûlé pour un crime dont tu es innocent! » Si el Marouf lui répondit « Amène cette femme. » — « Est-ce bien lui qui a tué ton mari? » demanda Sidi Abd el Qader. « C'est lui-même, » répondit-elle. Or, cette femme était enceinte; Sidi Abd el Qader interpela l'enfant qu'elle portait : « O petit enfant, dis-nous quel est le meurtrier de ton père? » L'enfant répondit : « C'est ma mère, fouillez dans ses cheveux, vous y trouverez le couteau dont elle s'est servie. » On fouilla dans

les cheveux de la femme, le sang qui recouvrait le couteau rendait témoignage du crime, la vérité se fit jour et défendit l'innocent; Dieu vengea l'injustice.







2. – LE PROPHÈTE

ET LES ENFANTS

Je commencerai mon récit en invoquant le nom de Dieu, je vous le raconte avec plaisir. Un jour, le prophète parcourait les villages; il trouva une « Thajemâth » pleine de gens; chacun commença par se retirer. Un homme seul resta, il était bon et lui souhaita la bienvenue. Il courut vers sa femme pour voir si elle avait quelque chose en réserve. Il regarda la marmite qui était sur le feu : « O mon cher, lui dit sa femme, va doucement; sinon, tu te brûleras. » —

« Contient-elle quelque chose? » Elle était pleine de viande. Il courut à son troupeau : c'est sa propre main qui fera le choix; il choisit un mouton du sud; il le tua avec un couteau bien effilé et laissa le couteau sur place. Ses enfants s'exerçaient à la lutte. L'un d'eux dit à son frère : « Tombe à terre, ô mon frère, je te tuerai comme notre père a tué le mouton. » Il tua son frère; alors il se mit à crier; en fuyant, il tomba dans le puits qui n'était pas entièrement plein d'eau, sa chevelure surnageait encore. Le père rentra à sa maison, et trouva ses enfants expirants. Il alla vers sa femme et lui dit : « Le prophète a-t-il pris son repas? Plus tard nous pleurerons notre malheur. » Le prophète s'approcha pour manger, mais il voulut que les enfants fussent présents. Son hôte lui dit : « O prophète, prends ton repas, les enfants dorment. » Le prophète prit à témoin le Dieu très parfait qu'il ne mangerait pas à moins que les enfants ne fussent présents. Son hôte lui dit : « O prophète, prends ton repas, les enfants dorment, ils ont déjeuné ce matin. » Le prophète prit à témoin le Dieu très parfait qu'il ne mangerait pas, à

moins que les enfants ne fussent présents. Son hôte sortit dehors, il trouva ses enfants qui luttaient, et le prophète prit son repas.







3. LE PROPHÈTE ET L'ENFANT

Le prophète était dans la mosquée, il écoutait, il vit les enfants qui jouaient. L'un avait de beaux cheveux, l'autre du fard à la main. Il vit un pauvre orphelin, la joue appuyée sur sa main, il soupirait. Le prophète écrivait, il lui fit signe avec sa plume et lui dit : « Pourquoi ne joues-tu pas, pauvre petit? » Il répondit : « O prophète chéri, celui qui a perdu ses parents, ne peut se réjouir. » Il reprit : « Qui te nourrit, pauvre petit? » L'enfant soupira : « O prophète chéri! » Le prophète lui dit : « Va mendier. » L'enfant répondit : « Les gens sont mauvais, ils ne me donnent que deux bouchées. » — « Quelle est donc ta nourriture, pauvre petit? Va garder les

troupeaux. » — « Ah, prophète chéri, celui qui est sans force n'a personne pour ami. » Le prophète dit aux assistants : « Souvenez-vous que je l'emmène. Ali et Fatima deviennent mes enfants. »



4. — JÉSUS-CHRIST ET LA FEMME INFIDÈLE

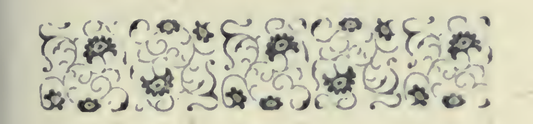
Une femme et son mari se firent une promesse : « Je te promets au nom de Dieu, dit le mari, de ne point me remarier, si tu meurs la première. » — « Je te promets au nom de Dieu, répondit la femme, de ne pas prendre un nouveau mari, si tu meurs avant moi. » La femme mourut, son mari lui éleva un tombeau; il ne cessait de pleurer et était tout amaigri. Un jour, Jésus vint à passer et lui demanda ce qu'il avait : « Je suis ici seulement. » — « Et pourquoi es-tu là? » — « Parce que ma femme est morte. Nous nous étions jurés que si je mourrais le premier, elle ne se remarierait pas; si elle mourrait la première, je ne me

remarierais pas. » Alors Jésus leva les dalles du tombeau, prit la femme par la main et lui dit : « Voilà ton mari. » Et il s'en alla. Alors la femme protesta que ce n'était pas là son mari; elle gagna la ville, et aperçut le sultan qui lui dit : « Je te prends pour épouse. » Son mari la suivit, on le frappa à coups de bâton. Alors Jésus passa de nouveau près de lui et le trouva en larmes : « Pourquoi pleures-tu ainsi? » — « Ma femme est allée chez le sultan. » — « Veux-tu que je te la rende ? » — « Oui, rendez-la-moi. » Jésus appela la femme : « Viens, lui dit-il, je te montrerai quelque chose. Etends-toi là. » La femme se coucha dans son premier tombeau, Jésus remit les dalles en place, et la femme mourut pour toujours.



II

LE MARIAGE

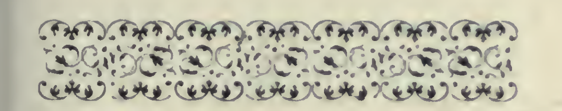


II

LE MARIAGE

La législation qui régit la situation sociale de la femme en Kabylie comme chez tous les peuples musulmans, est inhumaine. Marché, chose vendue, acheteur et propriétaire traduisent ici ce que nous appelons chez nous : mariage, épouse, mari. Un Kabyle qui se marie, achète sa femme : c'est l'expression consacrée. Rarement un consentement est exigé, le plus souvent les futurs époux ne se sont jamais rencontrés : c'est une affaire de prix, de cupidité et d'avarice. Aussi le propriétaire se reconnaît tous les droits possibles sur sa marchandise, il en use et en abuse. Pas de solidité dans le lien

conjugal : la conséquence est rigoureuse; le pacte est rompu si l'objet cesse de convenir. La répudiation vient à tout propos et sans cause, le caprice règle ce qui est la source même et le centre de la famille. Cependant la famille kabyle n'est pas polygame comme la famille arabe et orientale. Quand un Kabyle s'avise de prendre plusieurs compagnes, l'opinion publique l'accuse d'avoir perdu la raison; de plus, le concubinat reconnu par la loi musulmane est interdit par la coutume. La femme est dès lors un peu moins esclave que la femme turque et arabe, elle sort le visage découvert et accompagne son mari au travail des champs; elle possède un peu la haute main dans les fonctions du ménage, parfois elle commande si le mari est faible ou insoucieux de ses droits. Est-ce à dire que les Kabyles comptent beaucoup sur la vertu de leurs femmes, de leurs filles ou de leurs concitoyens? Non, car mille amendes et mille précautions sont fixées pour prévenir ou châtier les écarts.



LE VOLEUR ET LES PÈLERINS

Deux voleurs passaient leur temps à voler. L'un d'eux se maria, l'autre continua le métier. Ils furent longtemps sans se voir; enfin, celui qui n'était pas marié alla visiter son ami et lui dit : « Si ta femme a une fille, tu me la donneras. » — « Je te la donnerai le septième jour après sa naissance. » La fille vint au monde, notre voleur la reçut et la mena à la campagne; il bâtit une maison, acheta des troupeaux, et les garda lui-même. Un jour des pèlerins arrivèrent chez lui, il leur tua une vache et les régala. Le lendemain, il les accompagna en pèlerinage.

Les pèlerins lui dirent : « Si tu viens avec nous, deux oiseaux resteront auprès de ta femme. » La femme resta à la campagne. Un jour le fils du sultan vint à la chasse de ce côté. Un des oiseaux l'aperçut et dit à la femme : « N'ouvre pas la porte. » Le prince entendit l'oiseau, et revint à son palais sans vouloir dire mot. Une vieille femme fut appelée pour jeter des sorts sur lui et dit au roi : « Il n'a pu voir une femme qu'il n'a jamais vue. » Le prince prit la parole et lui répondit : « Tu viendras avec moi, je l'amènerai. » On arriva, la vieille appela la jeune femme : « Sors, que nous te voyons. » Celle-ci dit à l'oiseau : « Je vais ouvrir la porte. » L'oiseau répondit : « Si tu ouvres la porte, tu auras le même sort que Si el Ah'çen. Il lisait avec plusieurs autres dans la mosquée. Un jour il trouva une amulette. Sa fiancée n'allait plus à l'école, et, comme elle était suffisamment âgée, il l'emmena à sa maison. Quelques jours après, il partit en voyage, et dit à son père : « Veille sur ma femme. » — « Ne crains rien, » répondit le père. Il se mit en route, revint sur ses pas : « Veille sur ma femme, » dit-il à son père. « Ne crains rien, » répéta le père. Ce-

lui-ci alla au marché. A son retour il dit à sa belle-fille : « Il y avait au marché de très belles femmes. » — « Je les surpasse toutes en beauté, répondit la femme, mène-moi au marché. » Un homme en offrit 1,000 fr. ; le père refusa et dit à sa belle-fille : « Assieds-toi sur la natte, celui qui te couvrira d'argent, t'emmènera. » Un homme s'avança : « Combien en veux-tu? » — « Si tu la désires, répondit le père, couvre-la d'argent, et elle est à toi. » Bientôt Si el Ah'çen revint de voyage et demanda si sa femme vivait encore : « Ta femme est morte, répondit le père, elle est tombée de mulet. » Si el Ah'çen se jeta à terre ; on essaya de le relever, peine inutile, il resta étendu sur le sol. Un jour, un marchand vint dans le village et lui dit : « C'est le sultan qui a épousé ta femme. » Elle avait dit au marchand : « Le jour où tu partiras, je te confierai un message. » Elle écrivit une lettre à son mari et promit au porteur un troupeau de moutons, s'il la remettait à destination. Si el Ah'çen reçut la lettre, il la lut, se trouva guéri, courut à sa maison et dit à son père : « Ma femme est remariée, elle n'est pas morte ; j'ai apporté beaucoup d'argent, je le prends. » Il

prit son argent et se rendit à la ville où demeurait sa femme. Il s'arrêta aux portes; au premier passant il donna 5 fr., au second cinq autres : « Que désires-tu, ô étranger ? lui demandèrent-ils; si tu veux voir le sultan, nous t'introduirons auprès de lui. » Ils se présentèrent au sultan : « Rends justice à cet homme. » — « Que veut-il ? » — « Seigneur, répondit Si el Ah'çen, la femme que vous avez épousée m'appartient. » — « Tuez-le, » s'écria le sultan. « Non, dirent les témoins, rends-lui justice. » — « Qu'il me dise si elle porte un objet. » Si el Ah'çen répondit : « Cette femme m'a été donnée avant sa naissance, une amulette est cachée dans sa chevelure. » Il emmena sa femme, rentra au village et fit un festin. « Si tu ouvres la porte, continua l'oiseau, tu auras le même sort que Fatima ou lmelh'. H'amed ou lmelh' l'épousa. Fatima dit à son beau-père : « Mène-moi chez mon oncle. » Arrivée chez son oncle, elle prit un autre mari. H'amed ou lmelh en fut informé et courut la trouver. Au moment où il arrivait, il la trouva sur le point de partir pour la maison de son nouveau mari. Alors H'amed pénétra dans son appartement et se jeta par la fenêtre; Fatima fit

de même et ils moururent tous les deux. Le futur beau-père et les siens retournèrent à leur maison, et on leur demanda la cause du malheur : « C'est la femme qui en est cause, » répondirent-ils. Cependant le père de H'amed ou Imelh' alla chez les parents de Fatima ; « Payez-nous la perte de mon fils. » — « Paie-nous la perte de Fatima. » Ils ne purent s'accorder et allèrent devant la justice En passant par le village où les deux époux étaient morts, ils rencontrèrent un vieillard : « Accorde-nous, » lui dirent-ils. « Moi, je ne peux pas, » répondit le vieillard. Plus loin ils rencontrèrent un mouton qui donnait des coups de corne à un rocher : « Accorde-nous, » lui dirent-ils. « Je ne peux pas, » répondit le mouton. Plus loin ils rencontrèrent un serpent : « Accorde-nous, » lui dirent-ils. « Je ne peux pas, » répondit le serpent. Ils rencontrèrent une rivière : « Accorde-nous, » lui dirent-ils. « Je ne peux pas, » répondit la rivière. Ils rencontrèrent un chacal : « Accorde-nous, » lui dirent-ils. « Allez au village où sont morts vos enfants, » répondit le chacal. Ils revinrent au village, et s'adressèrent au sultan qui les fit tuer tous. L'oiseau cessa de

parler, les pèlerins étaient de retour; la vieille femme les aperçut et s'enfuit, le voleur prépara un festin aux pèlerins.



TROISIÈME PARTIE

FABLES ET ÉNIGMES



TROISIÈME PARTIE

FABLES ET ÉNIGMES

QUELLE *est l'origine de nos fables kabyles? Plusieurs d'entre elles sont assurément importées du dehors, comme certaines fables de La Fontaine; elles ont été empruntées au recueil de Lockman. Nous n'avons pas Lockman entre les mains pour faire une étude comparative, mais une simple lecture du fabuliste français ne nous laisse aucun doute sur l'origine de trois ou quatre de nos ré-*

cits : le fond est identique, les personnages seuls sont nouveaux, de même que certaines particularités locales laissées à la fantaisie du conteur. Disons, en passant, que les montagnards de la Kabylie ont la passion de parler; le Kabyle, c'est l'homme alerte, remuant, avide d'histoires et de nouvelles. Une bonne partie du temps qu'il n'emploie pas à son jardin ou à son négoce, il le passe à causer; quand, après un long voyage dans les tribus arabes, il rentre au village, on l'entoure à la lueur vacillante d'un mauvais foyer, tous font cercle autour de lui, la source des récits est inépuisable.





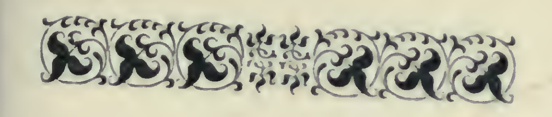
FABLES

1. — LE ROI ET LE CHACAL

Un roi perdit sa femme, il pleurait, il pleurait. Il possédait un troupeau de brebis; pour distraire sa douleur, il les mena aux champs. Là il pleurait et pleurait toujours. Il rencontra un chacal : « Pourquoi pleures-tu ainsi ? » — « Parce que ma femme est morte. » — « Donne-moi une brebis, je te remarierai. » — « Va choisir, et demain reviens ici. » Le lendemain, le chacal revint et trouva le roi qui pleurait : « Donne-moi

une autre brebis, je te remarierai. » — « Va choisir. » Il en choisit une et la mangea. Quand il eut fini son repas, il dit au roi : « Demain apporte un kilo de fard, une cuiller et un plat. » Le lendemain, ils allèrent au ruisseau, le chacal délaya le fard et le roi badigeonna le chacal. Ils se mirent en route, et bientôt entrèrent dans une maison : « Donne-moi ta fille, » dit le chacal au maître de la maison. « Je ne donne pas ma fille à un chacal bariolé, » répondit celui-ci. « Pourquoi, reprit le chacal, ta maison est-elle bâtie en terre? Celle de mon maître est toute d'or et d'argent, viens la voir. » L'homme suivit le chacal, il vit la maison, et, apercevant le roi, il lui dit : « Je te donne ma fille gratis. » Le roi amena la jeune fille. Un jour le chacal feignit d'être malade. Le roi et la reine le prirent dans leurs bras ; il se rétablit et leur dit : « Que Dieu vous le rende. » Plus tard il tomba sérieusement malade, il mourut ; on l'enterra quatre jours après.





2. — LE PETIT ENFANT

« Viens, petit enfant, tu dîneras. » — « Je ne dînerai pas. »

« Viens, ô bâton, tu frapperas l'enfant. » — « Je ne le frapperai pas. »

« Viens, ô feu, tu brûleras le bâton. » — « Je ne le brûlerai pas. »

« Viens, ô eau, tu éteindras le feu. » — « Je ne l'éteindrai pas. »

« Viens, ô bœuf, tu boiras l'eau. » — « Je ne la boirai pas. »

« Viens, ô coutelas, tu égorgeras le bœuf. » — « Je ne l'égorgerai pas. »

« Viens, ô forgeron, tu briseras le couteau. » — « Je ne le briserai pas. »

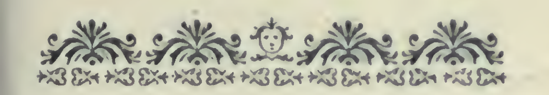
« Viens, ô courroie, tu lieras le forgeron. » — « Je ne le lierai pas. »

« Viens, ô rat, tu rongeras la courroie. » — « Je ne la rongerai pas. »

« Viens, ô chat, tu mangeras le rat. » — « Apporte-le ici. »

« Pourquoi me manger? dit le rat, apporte la courroie, je la rongerai. » — « Pourquoi me ronger? dit la courroie, amène le forgeron, je le lierai. » — « Pourquoi me lier? dit le forgeron, apporte le coutelas, je le briserai. » — « Pourquoi me briser? dit le coutelas, amène le bœuf, je l'égorgerai. » — « Pourquoi m'égorger? dit le bœuf, apporte l'eau, je la boirai. » — « Pourquoi me boire? dit l'eau, apporte le feu, je l'éteindrai. » — « Pourquoi m'éteindre? dit le feu, apporte le bâton, je le brûlerai. » — Pourquoi me brûler? dit le bâton, amène l'enfant, je le frapperai. » — « Pourquoi me frapper? dit l'enfant, apporte mon dîner, je le mangerai. »





3. — LE ROITELET

Un roitelet avait bâti son nid sur le talus d'un chemin ; quand les œufs furent éclos, un chameau vint à passer. Les petits l'aperçurent, et dirent à leur père qui revenait des champs : « O papa, il est passé un animal gigantesque. » Le roitelet étendit la patte : « Comme ceci, mes enfants? » — « Ah, papa, bien davantage. » Il étendit la patte et l'aile : « Comme ceci, mes enfants? » — « Oh, papa, bien davantage. » Enfin, il étendit entièrement les pattes et les ailes : « C'est donc comme ceci? » — « Bien davantage. » — « C'est un mensonge, il n'y a pas d'animal plus grand que moi. » — « Eh bien, attends, dirent les petits, tu verras. » Le chameau revint en broutant l'herbe du

talus ; le roitelet s'étendit près du nid ; le chameau saisit l'oiseau qui passa entre ses dents sain et sauf. Il vola vers ses petits : « Certes, leur dit-il, le chameau est un animal gigantesque, mais je n'ai pas honte de moi-même. »

Sur la terre, il arrive d'ordinaire que les orgueilleux sont comme s'ils n'existaient pas ; tôt ou tard un rocher tombe et les écrase.





4. — LE MULET

LE CHACAL ET LE LION

Le mulet, le chacal et le lion allaient de compagnie. « Celui dont la race est mauvaise, nous le mangerons, » se dirent-ils. « Lion, quel est ton père ? » — « Mon père est un lion, ma mère une lionne. » — « Et toi, chacal, quel est ton père ? » — « Mon père est un chacal, et ma mère aussi. » — « Et toi, mulet, quel est ton père ? » — Mon père est un âne, ma mère une jument. » — « Ta race est mauvaise, puisque ton père est un âne, ta mère une jument, nous te mangerons. » Il leur répondit : « Je vais consulter un vieillard ; s'il avoue que ma race est mauvaise, vous me mangerez. » Il alla chez un maréchal ferrant et lui dit : « Ferre-moi

les pieds de derrière, et fais bien sortir les clous. » Il revint au logis; il appela le chacal et lui montra ses pattes : « Regarde ce qui est écrit sur ce tableau. » — « Cette écriture est difficile à déchiffrer, répondit le chacal, je ne comprends pas, car je n'y connais que trois mots : outini, ouzatini, ouaz akin. » Il appela le lion et lui dit : « Moi, je ne puis pas comprendre cette lettre, je n'y connais que trois mots : outini, ouzatini, ouaz akin. » — « Montre-la-moi, » fit le lion. Il s'approcha, le mulet le frappa aux yeux et l'étendit raide. Celui qui va avec un fourbe, en est trahi.





5 — LA CIGALE

LA FOURMI ET LA MOUCHE

La cigale, la fourmi et la mouche avaient un champ. Un jour, elles allèrent le sarcler. Elles s'assirent pour manger leur ragoût. Quand elles l'eurent achevé, la cigale dit à la fourmi : « Serre ta ceinture, » et la fourmi se partagea en deux. Elle dit à la mouche : « Mouche-toi, » et la mouche s'arracha le nez. La cigale de rire tellement qu'elle en creva.



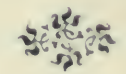


6. — LA POULE ET LE CHACAL

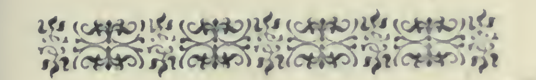
Une poule habitait un rocher, elle avait onze poussins ; parmi eux était un petit coq qui ne cessait pas de chanter. La première fois qu'il chanta, le chacal arriva et dit à la poule : « Jette-moi un petit, sinon je monte et je te mangerai. » La poule lui jeta un petit que le chacal mangea. Elle dit à son coq : « Ne chante plus, sinon le chacal nous mangera. » Le coq chantait toujours, le chacal revint et dit à la poule : « Jette-moi un petit, sinon je monte et je te mangerai. » La poule jeta un petit que le chacal mangea. Un jour, il ne lui en restait plus qu'un. Une cigogne vint à passer et lui dit : « S'il te répète : jette-le, réponds-lui : monte. » Le chacal revint et dit à la poule . « Jette-le,

sinon je monte. » — « Monte, » répondit celle-ci. « Qui t'a appris cela? » reprit le chacal. « Comment, repartit la poule, pourrais-je trahir celui qui m'a montré mon intérêt? Oserais-je faire tort à la cigogne? » Le chacal courut à la plaine, saisit la cigogne et lui dit: « Où te mangerai-je? » — « Au bord de l'eau, » répondit l'oiseau. La cigogne prit son vol, le chacal lui dit : « Comment est le pays? » — « Il est rouge. » — « Comment est le pays? » — « Il est vert. » — « Comment est le pays? » — « Il est noir. » — « Comment est le pays? » — « Je n'y vois plus, répondit la cigogne; laisse-moi écarter un peu les coudes. » Le chacal lâcha l'oiseau : « O Dieu, s'écria la cigogne, le voilà dans un trou d'eau, tandis que je suis sur une meule de paille. » Le chacal était donc dans un trou d'eau, il vit une chèvre qui ruminait, il battit l'eau avec sa jambe comme pour la troubler, la chèvre ne l'apercevait pas. Après l'avoir fait une fois, la chèvre se tourna de son côté et lui dit : « Pourquoi te démènes-tu ainsi dans l'eau? » — « Je me lave, répondit le chacal, et toi, que fais-tu là? » — « Je reste ici, dit la chèvre, mais où es-tu donc? » — « Me voici, fit le chacal, viens, je te mon-

trerai où je reste, je te garderai, je te jure de ne pas te manger. » Il la garda durant trois jours. Le quatrième jour, la chèvre aperçut un troupeau, elle y courut, et le chacal de se dire : « Mon père ne l'a pas gardée et je la garderais? mon grand-père ne l'a pas gardée, et je la garderais? »



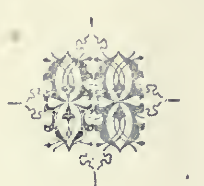




7. — LE CHACAL

ET LES TROIS BOUCS

Trois boucs vivaient ensemble, l'un était très maigre. Un jour, ils allèrent paître et rencontrèrent un chacal dans la campagne : « Où allez-vous ainsi ? » demanda le chacal. « Chez toi, » répondirent-ils. Ils avaient perdu la raison, car ils tremblaient de frayeur. Le chacal mangea le plus gros des trois, et, se tournant vers le maigre : « Et toi, où vas-tu ? » — « Chez toi, » répondit le bouc. « Que portes-tu donc entre les pattes ? » demanda le chacal. « Des soufflets » — « Et dans les mains ? » — « Des pincettes, et toi, où vas-tu ? » — « Te manger, » répondit le chacal. Le bouc fondit sur lui et le tua à coup de cornes.



CONTES ÉNIGMATIQUES



CONTES ÉNIGMATIQUES

1. — BOU AMARA ET SA FILLE

Bou Amara avait une fille, il voulait la fiancer au premier acheteur. Un homme se présenta, Bou Amara lui dit : « Achète un mouton, nous le mangerons. » Le prétendant acheta le mouton, on le mangea. « Va-t'en, dit Bou Amara, je ne te donne pas ma fille. » Un second se présenta, acheta un mouton et reçut la même réponse. Un troisième apporta un mouton, il le tua et partagea la viande, il mit les pieds de derrière et le

cœur ensemble, les poumons et les pieds de devant ensemble, le foie et les yeux ensemble : « Viens, dit-il à Bou Amara, tu emporteras la viande. » La jeune fille s'avança : « Tu as mal fait les parts, » s'écria-t-elle. — « C'est tout mon savoir-faire, répondit le prétendant, toi, fille de Bou Amara, qui as beaucoup d'intelligence, montre-moi comment j'ai mal fait les parts. » Comme elle était plus intelligente que son futur mari, elle lui demanda : « Pourquoi as-tu mis les pieds de derrière et le cœur d'un côté, le foie et les yeux d'un autre côté, les poumons et les pieds de devant d'un autre côté ? » Il lui répondit : « J'ai mis ensemble les pieds de derrière et le cœur, car là où veut aller ton cœur, tes pieds y vont aussi. J'ai mis ensemble les poumons et les pieds de devant, car, lorsque les poumons sont secs, les mains frappent fortement. J'ai mis ensemble le foie et les yeux, car lorsque le foie est faible, les yeux pleurent. »

Celui qui ne comprend rien se tourmente inutilement pour comprendre. Celui qui est intelligent, obtiendra tout par son intelligence, car il fera valoir ses droits.



2. — BOU AMRAN ET SA FEMME

Bou Amran dit à sa femme : « Devine ce qui est élevé, ce qui est amer, ce qui est délicieux ; que tu le devines ou non, je te répudierai. » Sa femme lui répondit : « Laisse-moi consulter mes parents. » Ses parents lui dirent : « Ce qui est élevé, c'est la montagne ; ce qui est amer, c'est le laurier-rose ; ce qui est délicieux à manger, c'est le miel. » En revenant, elle trouva son fils qui gardait les troupeaux. « O ma mère, demanda l'enfant, que t'ont répondu mon grand-père et ma grand'mère ? » — « Ils m'ont répondu ceci, repartit la mère ; ce qui est élevé, c'est la montagne ; ce qui est amer, c'est le laurier-rose ; ce qui est délicieux à manger, c'est le miel. » — « O ma mère, reprit l'enfant, je

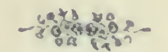
vais te l'expliquer, quoique mon père me réserve cent coups de bâton ; ce qui est amer, c'est la mort ; ce qui est élevé, c'est le ciel : ce qui est doux, c'est la parole de Dieu. » La femme arriva chez son mari et lui donna cette explication. L'enfant vint aussi, et s'arrêta sur le seuil de la porte, car il craignait que son père ne lui donnât cent coups de bâton : « O mon père, dit-il, que préférer à des chevaux ? La bravoure est préférable aux chevaux, la bonté est préférable à la bravoure, celui qui est bon ne donnera jamais cent coups de bâton. » Voici le sens de cette fable : Bou Amran était intelligent, sa femme ne comprenait rien.





3. — ENIGMES

Un homme demanda à un autre homme : « Qui habite dans la forêt? » L'autre lui répondit : « Les habitants de la forêt sont le lion, les sangliers, les faucons, les hiboux. » — « Qui habite dans les villages? » — « Des sages et des fous. » L'homme ajouta : « Je t'en prie, ô faucon, n'abandonne pas le hibou; je t'en prie, ô homme sensé, n'abandonne pas le fou. » L'homme vertueux ne délaisse pas le méchant.







4. — LE CADI

ET LA FILLE DU MARCHAND DE SAVON

Un cadi fit annoncer une réunion publique de toute sa ville : « Je vous proposerai une énigme, dit-il aux citoyens, je couperai la tête de toute personne qui ne saura pas l'expliquer : Il y a un arbre très élevé, l'arbre a douze branches, chaque branche a trente feuilles, chaque feuille a cinq fruits. » On se retira en attendant le jour suivant. Un marchand de savon dit à sa fille : « O ma fille, prépare-nous ce qu'il y a de meilleur dans la maison, nous le mangerons. » — « Et pourquoi, ô mon père ? » — « O ma fille, répondit-il, le cadi nous a proposé cette énigme : Il y a un arbre très élevé, l'arbre a douze branches, chaque branche a

trente feuilles, chaque feuille a cinq fruits. » — « O mon père, l'explication est facile ; l'arbre élevé, c'est le monde ; les branches sont les mois, les feuilles sont les jours, les fruits sont les cinq prières ; demain, quand le cadi s'avancera pour vous trancher la tête, dis-lui d'attendre l'explication de son énigme. » Le lendemain, le cadi dit au marchand de savon : « Eh bien, parle. » Et il l'expliqua. Le cadi s'écria : « Par ma selle, tu me diras qui te l'a expliquée. » — « Seigneur, répondit le marchand de savon, c'est ma fille. » Le cadi se tourna vers l'assemblée : « Je vous prends à témoin de mon acte, j'achète cette fille. » — « O seigneur, repartit le père, moi, je suis un marchand de savon ; vous êtes notre cadi. vous ne pouvez pas acheter ma fille. » Quelques jours après, on alla chercher la nouvelle mariée. On lui amena un mulet chargé de farine, un autre chargé d'argent, un autre chargé de beurre Les messagers du cadi trouvèrent la fille seule, ils déchargèrent leurs présents, et la fille leur servit à manger. « Pourquoi êtes-vous montés sur vos mulets ? » demanda-t-elle aux messagers. Eux de se regarder. « Où est ton frère ? » — « Il est allé frapper et se faire frapper. » —

« Où est ta mère ? » — « Elle est allée voir ce qui n'a jamais été vu. » — « Et ton père ? » — « Il est allé mettre l'eau à l'eau. » Au moment de partir, elle ajouta : « Dites à votre maître : La terre a diminué d'une main, les eaux ont diminué dans la mer, les étoiles ont diminué dans le ciel. » Ils se mirent en route. Ils se présentèrent au cadi, et lui dirent : « Seigneur, vous avez acheté une folle. » — « Pourquoi est-elle folle ? » demanda le cadi. Ils lui répondirent : « En arrivant, nous avons déchargé nos mulets, nous sommes montés sur la terrasse, et elle nous a dit : Pourquoi êtes-vous montés à mulet ? Pourquoi n'avez-vous pas ôté vos sandales ? Nous lui avons demandé : Où est ton frère ? Elle nous a répondu : Il est allé frapper et se faire frapper. » — « C'est au jeu, interrompit le cadi, qu'il est allé frapper et se faire frapper. » — « Et ta mère ? » — « Elle est allée voir ce qui n'a jamais été vu. » — « Elle est allée voir un nouveau-né, » ajouta le cadi. « Et ton père ? » — « Il est allé mettre l'eau à l'eau. » Le cadi reprit encore : « Il est allé au moulin ; certes, elle n'est pas folle. » Les messagers ajoutèrent : « Quand nous étions sur le point

de revenir, elle nous a chargés de vous dire : « La terre a diminué d'une main, les eaux ont diminué dans la mer, les étoiles ont diminué dans le ciel. » — « Par ma selle, s'écria le cadi, vous me rendrez ce que vous m'avez volé. » — « Seigneur, pardonnez-nous, répondirent les messagers, nous avons cru qu'elle n'était que la fille d'un marchand de savon. » Ils repartirent, rapportèrent les présents et amenèrent la jeune fille. On la logea au premier étage. Le cadi lui dit : « Prends ce qui te plaira dans la maison, et visite ton père quand tu le désireras. » Un jour, un étranger vint chez son ami, il amenait une jument qui devait mettre bas dans le courant du mois ; son ami avait aussi une mule ; on les mit ensemble ; durant une nuit la jument mit bas, mais soit dans l'écurie, soit dehors, le poulain suivait la mule, croyant que c'était sa mère. Les deux amis qui revendiquaient la propriété du poulain se présentèrent chez le cadi qui leur dit : « Laissez-les en liberté, celle que le poulain suivra, est certainement la mère. » On les lâcha, le poulain suivit la mule. L'autre réclama. Le cadi dit au maître de la mule : « Ce poulain t'appartient. » Le véritable propriétaire s'assit

au rez-de-chaussée de la maison du cadi et se mit à pleurer. La femme l'entendit du premier étage et lui demanda ce qu'il avait pour pleurer ainsi : « On m'a enlevé ma jument, répondit-il, elle avait un poulain, mon ami me l'a enlevé aussi en assurant qu'il appartenait à sa mule. » — « Va dire au cadi, reprit la femme : Quand ta mule mettra bas, le monde sera anéanti. » Il rapporta ces paroles au cadi qui s'écria : « Par ma selle, je veux savoir qui t'a ainsi renseigné. » — « Seigneur, répondit l'étranger, je pleurais au rez-de-chaussée de votre maison, quand une femme m'a interpellé et m'a dit ces paroles. » — « Retire-toi en paix, repartit le cadi, et emmène ton poulain. » Il alla vers sa femme : « Que dois-je te dire ? » — « Seigneur, le pauvre homme faisait pitié. » — « Prends dans la maison ce qui te convient le mieux. » — « Eh bien, je te préparerai un biscuit. » Elle prépara au cadi un biscuit dont la moitié était assaisonnée d'opium ; le cadi mangea cette moitié et s'endormit ; sa femme le mit dans une caisse et appela ses esclaves : « Vous porterez cette caisse à tel endroit, leur dit-elle, c'est le cadi qui l'ordonne. » Elle arriva à la maison

de ses parents, ouvrit la caisse et réveilla son mari. « Qui m'a apporté ici ? » s'écria le cadi. Elle lui répondit : « Tu m'as permis d'emporter ce qui me convenait le mieux dans ta maison, je t'ai apporté, car je te préfère à tout. » — « C'est bien, repartit le cadi, commande désormais, je suis à tes ordres. »





5. — LE MARCHAND

Un marchand voyageait pour gagner quelque chose. Un jour, il partit avec son mulet ; à un endroit il rencontra des moissonneurs : « Que Dieu vous aide, leur dit-il. » — « Bonjour, ami, que Dieu te soit favorable, » répondirent les moissonneurs. Parmi eux, deux hommes ne disaient mot et ne s'occupaient que de leur travail. Il marcha encore quelque temps, et trouva trois hommes : « Que Dieu vous aide, » leur dit-il. « Bonjour, ami, répondirent les trois hommes, que Dieu te soit favorable. » Ils étaient occupés à jouer et à passer joyeusement le temps. Le marchand continua sa route ; le lendemain, il arriva dans un endroit désert et inhabité. Le lendemain, il passa par un vil-

lage abandonné : « O Dieu, se dit-il, que me réservez-vous donc ? » Il continua à marcher. Le lendemain, vers le coucher du soleil, il vit un mouton qui donnait des coups de corne à un rocher : « Je resterai ici, se dit-il, jusqu'à ce que son maître vienne, j'irai avec lui. » Il dormit sur place jusqu'au lendemain, le maître du mouton ne parut pas. Dans la soirée du quatrième jour, il aperçut un village et de la lumière ; en y arrivant, il trouva une foule de gens qui jouaient à « thiqar[1] ». — « Bonsoir à tous, » leur dit-il. « Sois le bienvenu, » répondirent les joueurs. Chacun de lui dire : « Viens souper avec moi. » Parmi les joueurs était un vieillard qui avait un enfant ; l'enfant d'un autre homme ne jouait pas, il était triste parce qu'on avait porté son père au tombeau. Le marchand revint dans son pays, il alla chez un vieillard et lui dit : « Le jour où je devins marchand, je partis pour gagner quelque chose. » Et il raconta ce qui lui était arrivé. Le vieillard lui répondit : « Ces deux hommes que tu as trouvés silencieux, le sont

1. Sorte de jeu qui consiste à se donner des coups de pied dans le dos.

par habitude, afin qu'ils n'aient pas à se battre. Deux des trois que tu as vu jouer, ont un tiers pour les séparer. Le mouton qui frappait le rocher avec ses cornes, signifie l'ancien temps où les mauvaises familles régnaient sur les bonnes, où les hommes corrompus commandaient aux honnêtes gens. Le village que tu as trouvé abandonné, ne renferme rien de bon ; les habitants de ce village que tu as trouvés jouant à thiqar, sont bons ; il n'y a dans ce village aucun homme mauvais. Le vieillard est l'image d'un homme qui achète une honnête femme dans une honnête maison, l'enfant est l'image d'un homme qui achète une femme mauvaise dans une mauvaise maison. »

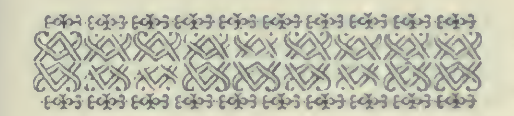




QUATRIÈME PARTIE

I

SUJETS DIVERS



QUATRIÈME PARTIE

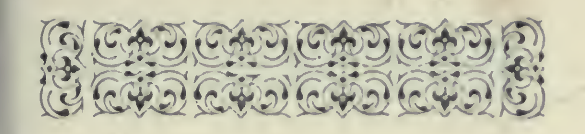
I

IDIOTISME

Les *Beni-Djennad, dont il est question dans les contes suivants, sont regardés par les autres Kabyles comme des idiots, ou au moins comme médiocrement doués sous le rapport de l'intelligence ; nous ignorons l'origine d'une telle réputation, mais assurément il existe des idiots dans toutes les tribus, et les Beni-Djennad n'ont pas seuls la simplicité d'esprit comme trait spécial de caractère. Les malheureux frappés à mort dans*

leurs facultés intellectuelles sont entourés du respect public ; on les considère comme les victimes d'une malédiction ou comme possédés par les esprits invisibles ; les enfants, il est vrai, s'en font parfois un joyeux et cruel passe-temps, mais un jeune homme qui se permettrait un tel jeu serait condamné par l'opinion publique à tomber lui-même au pouvoir de l'esprit dont l'idiot est la victime.





1. — L'ENFANT ET LA PASTÈQUE

Un enfant des Beni-Djennad avait reçu de sa mère cent réaux ; il alla au marché acheter un mulet, et y rencontra un homme qui portait une pastèque pour la vendre. « Combien la pastèque ? » demanda-t-il. « Parle, » répondit l'homme. « Je t'en donne cent réaux, reprit l'enfant, c'est tout ce que m'a donné ma mère ; si elle m'eût donné davantage, je te paierais mieux. » — « Donne toujours, repartit l'autre, cela m'est égal. » — « Pardon, mon brave, demanda l'enfant, ce qu'elle produira, sera-t-il vert comme elle ? » — « Sans doute, répondit-il, son petit sera vert. » Et l'enfant emporta sa pastèque dans le pan de son burnous. Arrivé à une descente, il la laissa tomber, elle roula

et se partagea en deux ; un lièvre se leva du bord du chemin, l'enfant de lui crier : « Va à la maison, petit; en vérité c'est bien un animal vert qui en est sorti. » Il gagna sa maison et demanda à ses parents si le petit était arrivé.



2. — LE BENI-DJENNAD

ET L'AGAOUA

Un Beni-Djennad allait au marché du Thlatha, il y menait un bœuf pour le vendre. Un Agaoua y portait un plat pour le vendre. Le Djennad voulant acheter un plat lui dit : « Combien veux-tu de ce plat, ô Agaoua ? » — « Rouge pour rouge, répondit celui-ci, le plus rouge sera le plus cher. » — « O Agaoua, reprit le Djennad, montre-moi le moyen de porter ce plat. » — « Cherche une pierre, » repartit l'Agaoua. Le Djennad apporta une pierre, l'Agaoua perça le plat qu'il lui posa sur l'épaule suspendu à un bâton. Le Djennad arrive à la rivière, le plat tombe dans l'eau et est emporté. Il suit son plat le long de la rivière et se met à l'appeler :

« Viens, mon petit, viens, viens. » Il ne vint pas. Quand il rentra à sa maison, les siens lui demandèrent s'il avait vendu le bœuf : « Oui, leur dit-il, j'ai échangé avec un Agaoua, il a emporté un rouge, moi j'ai apporté un rouge, j'arrive à la rivière, le mien tombe dans l'eau qui l'entraîne, je l'appelle, il n'a pas voulu revenir. » La femme du Djennad courut chez sa voisine et lui dit : « Mon mari est fou. »



3.— LE DJENNAD ET SON FRÈRE

Un Djennad trouve un lièvre endormi, il le frappe à la tête avec un bâton, l'animal pousse un cri et meurt. Il rentre à sa maison, et raconte la chose à son frère : « Comment l'as-tu tué ? allons à l'endroit où tu l'as tué. » Ils y vont ensemble : « Couche-toi maintenant, dit le Djennad, je te montrerai comment je l'ai frappé. » Et il administre à son frère un coup de bâton. « Crie maintenant comme a fait le lièvre. » L'autre ne poussa aucun cri, il était mort.







4. — L'IDIOT ET LE COUCOU

Une vieille femme avait un fils idiot ; elle avait aussi un bouc. Son fils lui dit : « J'emmène ce bouc pour le vendre. » — « Emmène-le, » répondit-elle. L'idiot arriva au marché où il n'y avait encore personne, et garda son bouc au pied d'un frêne. Sur le frêne un coucou chantait : « Fais ton prix, lui dit l'idiot, je te le vendrai. » — « Coucou ! » — « Parle donc, il est bon marché. » — « Coucou ! » — « Je te le vends pour 2 fr. 50 c. » — « Coucou ! » — « Il n'est pas cher. » — « Coucou ! » Un moment après, il attacha le bouc au pied du frêne et dit au coucou : « Je te le vends. » — « Coucou ! »

— « Donne-moi l'argent. » — « Coucou ! » — « Donne-moi l'argent. » — « Coucou ! » — « C'est bien, je te fais crédit jusqu'à vendredi, » et il partit. Il arriva chez sa mère : « Et le bouc, combien l'as-tu vendu ? » — « 2 fr. 50 c. » — « Et l'argent ? » — « Je l'ai laissé à l'acheteur. » — « C'est bien. Tu iras le chercher vendredi. » Le vendredi suivant, il retourna au marché, et trouva le coucou sur le frêne : « Coucou, paie-moi, il y a déjà longtemps que tu me dois. » — « Coucou ! » — « Paie-moi, je t'en prie, voilà huit jours que j'attends. » — « Coucou ! » — « Paie-moi, je t'en prie. » Les bêtes sauvages avaient dévoré le bouc, le coucou ne voulut rien payer. Tout près de là était une maison en ruines : « Eh bien, s'écria l'idiot, je vais démolir ta maison. » Il se mit à démolir la masure ; en renversant les pierres, il découvrit un trésor : « Je ne prendrai, dit-il, que le prix de mon bouc. » Il emporta à sa maison les 2 fr. 50 c. ; sa mère, en le voyant, lui demanda si on l'avait payé : « J'ai été payé, répondit-il ; et qui plus est, j'ai trouvé un trésor dans sa maison. » La mère repartit : « Demain, si Dieu le permet, nous irons prendre le trésor. » Durant la nuit, elle pré-

para des crêpes et des beignets. Ils partirent à la faveur des ténèbres; la mère marchait derrière son fils, et jetait des crêpes en l'air : « O ma mère, s'écria l'idiot, il tombe une pluie de crêpes. » Plus loin, elle jeta des beignets : « O ma mère, s'écria l'idiot, il tombe une pluie de beignets. » Ils arrivèrent enfin aux ruines du coucou, ils trouvèrent le trésor et l'emportèrent. Dans la matinée, la vieille sortit; son fils alla à la *thadjemath* et dit aux hommes réunis : « Hier, à la tombée de la nuit, nous avons apporté un trésor d'un tel endroit. » Les propriétaires du terrain étaient présents : « Tu nous le rendras, s'écrièrent-ils, ce trésor nous appartient. » Ils allèrent chez la mère et lui dirent : « Ton fils nous a annoncé dans la *thadjemath* que vous aviez trouvé un trésor; ce trésor nous appartient, tu nous le rendras. » — « Ne le croyez pas, répondit la mère, cet enfant est idiot. » — « Ah, oui, repartit celui-ci, c'est si vrai qu'il est tombé en route une pluie de crêpes. » — « Ne le croyez pas, répéta la mère, il est idiot. » — « Ah, oui, reprit l'enfant, c'est si vrai qu'il est tombé en route une pluie de beignets. » Alors ceux-ci dirent à la mère « Cet enfant est

un menteur, il ne tombe pas de pluie de crêpes et de beignets. » Et ils ne touchèrent pas au trésor.



II

CONTES D'OGRES ET D'OGRESSES



II

CONTES D'OGRES ET D'OGRESSES

Cette *dernière partie de nos contes nous dévoile un des côtés de l'esprit superstitieux du Kabyle. Le montagnard du Djurdjura est crédule à l'excès, autant qu'il est ignorant, ce n'est pas peu dire. Sa tête si positive et si pratique est peuplée de fantômes et sa vie obsédée de terreurs. Quand disparaissent les dernières lueurs du jour, pour rien au monde il n'approcherait de certaines mosquées en ruines, de peur d'en rencontrer les gardiens invisibles; à coup sûr, une telle rencontre vaudrait à l'audacieux*

une maladie aussi soudaine qu'inouïe. Pour lui, l'air est rempli de démons et de génies, sans domaine connu, car on les trouve partout ; ils sont les protecteurs du bétail, les gardiens d'office des cimetières. Certains arbres et certains animaux, comme le singe, le chat, l'aigle, ont le privilège de recevoir quelque chose de leur vertu ; de là, ces pèlerinages que font les femmes auprès de tel vieux caroubier ; de là, cette habitude d'attacher aux branches des lambeaux d'étoffe enlevés à leurs vêtements. Aussi bien les magiciens et les devins, les sorciers et les sorcières, les amulettes et les conjurations de toute sorte abondent au Djurdjura.





I. — MOH'AMED BEN SOLTAN

Un certain sultan avait un fils qui parcourait à cheval la ville où régnait son père, et tuait tout le monde. Les habitants se coalisèrent et promirent un troupeau à celui qui lui ferait quitter la ville. Une vieille femme se chargea de réaliser les souhaits de ses concitoyens; elle se procura des vessies et se dirigea vers la fontaine pour les remplir avec la cupule d'un gland. Le jeune homme y vint faire boire son cheval et dit à la vieille : « Retire-toi. » Elle ne voulut pas; le cavalier fit passer son cheval sur les vessies qui furent crevées. « Si tu avais épousé Thithbirth, ô cavalier, s'écria la vieille, tu n'aurais pas fait ce dégât; je te prédis que tu ne l'épouseras jamais, car déjà soixante-dix ca-

valiers sont morts à cause d'elle. » Le jeune homme, piqué jusqu'au vif, regagna sa maison, prit des vivres et se dirigea vers l'endroit où il devait trouver la jeune fille. Chemin faisant, il rencontra un homme; ils voyagèrent de compagnie. Bientôt ils aperçurent une ogresse et un mort à côté d'elle. « Mettez-le à terre, leur dit l'ogresse, c'est mon fils; le sultan l'a pendu et lui a coupé le pied d'un coup d'épée. » Ils prirent une des bagues du mort et poursuivirent leur route; bientôt ils entrèrent dans une ville et offrirent la bague au gouverneur qui leur en demanda une autre pareille. Ils partirent de là, revinrent à travers le pays qu'ils avaient parcouru et rencontrèrent un pèlerin qui avait fait le tour du monde; eux avaient tout visité, excepté la mer; ils se dirigèrent vers la mer; au moment de s'embarquer, une baleine leur barra le passage. Ils rebroussèrent chemin, rencontrèrent l'ogresse, enlevèrent à l'enfant sa seconde bague et repartirent. A un endroit, ils trouvèrent soixante morts ; un oiseau chanteur les gardait; les voyageurs s'arrêtèrent et entendirent l'oiseau qui disait : « Celui qui parlera ici, sera changé en rocher et mourra. Moh'amed ben Soltan, tu n'épou-

seras jamais cette jeune fille, quatre-vingt-dix-neuf cavaliers sont déjà morts à cause d'elle. » Moh'amed resta jusqu'au lendemain matin sans dire mot. Alors il partit avec son compagnon pour la ville qu'habitait Thithbirth. Quand ils y arrivérent, ils se sentaient pressés par la faim ; le compagnon de Moh'amed lui dit : « Chante-nous ce que tu as entendu chanter à l'oiseau. » Il se mit à chanter. La jeune fille, qu'ils avaient l'intention d'acheter, l'entendit et lui demanda de qui il tenait cette chanson : « De ma tète, » répondit-il. Le compagnon de Moh'amed dit à la jeune fille . « Nous l'avons entendue dans la campagne d'un oiseau chanteur. » — « Tu m'apporteras cet oiseau, dit-il à Moh'amed, sinon je te couperai la tète. » Moh'amed prit une lanterne et une cage qu'il porta sur l'arbre où se perchait l'oiseau et la plaça sur la branche où l'oiseau se posait : « Penses-tu donc m'emmener? » lui cria l'oiseau. Le lendemain, il entra dans la cage et le jeune homme l'emporta. Quand ils furent en présence de la jeune fille, l'oiseau lui dit : « Nous sommes venus pour t'acheter. » Le pére de la jeune fille dit à Moh'amed : « Si tu la trouves, elle t'appartiendra,

sinon je te tuerai; déjà quatre-vingt-dix-neuf cavaliers sont morts ainsi ; toi, tu seras le centième. » L'oiseau vola vers la femme. « Où te trouverai-je? » lui demanda-t-il. Elle lui répondit : « Vois-tu cette porte sur laquelle je suis assise, c'est la place ordinaire de mon père, je serai cachée dessous. » Le lendemain Moh'amed se présenta au sultan : « Lève-toi, lui dit-il, ta fille est cachée là. » Le sultan lui posa cette nouvelle condition : « Ma fille ressemble à quatre-vingt-dix-neuf autres de son âge, elle est la centième ; si tu la reconnais dans le groupe, je te la donnerai, sinon je te tuerai. » La jeune fille dit à Moh'amed : « Je monterai un cheval boiteux. » Moh'amed la reconnut, le sultan la lui donna, avec une fille de service, une esclave et une autre femme. Moh'amed et son compagnon partirent ; arrivés à un certain chemin, ils se séparèrent. Moh'amed retint pour lui sa femme et l'esclave et donna à son compagnon les deux autres femmes. Il gagna le désert et laissa pour un instant sa femme et l'esclave ; en son absence, un ogre lui enleva sa femme; il courut à sa recherche et rencontra des bergers : « O bergers, leur dit-il, pourriez-vous me dire

où habite l'ogre? » Ils lui indiquèrent où l'ogre habitait; en y arrivant, il aperçut sa femme. Bientôt l'ogre se présenta, et Moh'amed lui demanda où se trouvait sa destinée : « Ma destinée est loin d'ici, répondit-il, ma destinée est dans un œuf, l'œuf dans un pigeon, le pigeon dans une chamelle, la chamelle est dans la mer. » Moh'amed se leva, courut creuser un trou au bord de la mer, étendit une natte sur le trou, une chamelle sortit de l'eau et tomba dans le trou; il l'éventra, tira l'œuf, l'écrasa entre ses mains et l'ogre mourut. Moh'amed prit sa femme et arriva à la ville de son père où il se bâtit un palais. Le père promit un troupeau à celui qui tuerait son fils. Comme personne ne s'offrait, il envoya une armée de soldats pour l'assiéger; il en appela un en particulier et lui dit : « Tue Moh'amed, et je t'enrichirai. » Le soldat s'introduisit près du jeune prince, lui creva les yeux et l'abandonna dans la campagne. Un aigle passa et dit à Moh'amed : « Ne fais aucun bien à tes parents; mais, puisque ton père t'a rendu aveugle, prends de l'écorce de l'arbre que voici, applique-la sur tes yeux et tu guériras. » Le jeune homme fut guéri. Peu de temps après, son père lui dit : « J'é-

pouserai ta femme. » — « Tu ne le peux pas, » répondit-il. Le sultan convoqua les marabouts qui lui refusèrent l'autorisation qu'il demandait. Bientôt Moh'amed tua son père et célébra ses noces pendant sept jours et sept nuits.





2. — LES DEUX FRÈRES

Un homme avait deux femmes. L'une avait un fils nommé Moh'amed ben Soltan, le fils de la seconde s'appelait Ali ben Aguemoun. La mère du premier vint à mourir, celle d'Ali lui survécut et donnait aux deux enfants la même nourriture, car elle ne savait pas lequel des deux était son fils, tellement ils se ressemblaient. Les enfants passaient leurs journées à la chasse. Un jour la mère causait avec d'autres femmes pendant qu'Ali était dans la mosquée. « Pourquoi ne mets-tu aucune différence entre Moh'amed et ton fils ? » lui demandèrent-elles. « Je ne sais pas lequel est mon fils, » répondit-elle. Celles-ci reprirent : « A leur retour de la chasse, tue une poule dont tu

mettras les entrailles sur ton sein, tu feindras de tomber et tu crieras : Au secours, mes enfants, je me meurs, un bœuf m'a frappée ; ton fils accourra, tu lui perceras l'oreille pour le reconnaître. Quand ils reviendront de la chasse, regarde leurs oreilles, donne à ton fils du pain de froment, et du pain de son au fils de ta jumelle. » Tout arriva de la sorte. Un jour, ils prenaient leur repas ; quand ils mangeaient leur dernière bouchée, Moh'amed dit à Ali : « O mon frère, pour l'amour de Dieu, allons jeter cette dernière bouchée de pain dans la fontaine. » — « Allons, » répondit Ali. Ils arrivent à la fontaine et jettent dans l'eau leur bouchée de pain ; le pain d'Ali descendit au fond ; celui de Moh'amed surnagea : « O mon frère, dit Moh'amed, c'est ainsi que ce pain surnage dans mon estomac, le tien au contraire descend ; moi, je quitterai ce pays. » — « Pourquoi, ô mon frère, partir ainsi ? » — « Parce que notre mère ne nous traite pas également. » Alors ils se mirent à pleurer : « Comment ferons-nous, ô mon frère ? » demanda Ali. « Plantons un jeune figuier, répondit Moh'amed, s'il se dessèche, tu sauras que je suis mort ; s'il

verdit, tu sauras que je vis encore; si le feuillage vient à tomber, tu sauras que je suis sur le point de mourir. » Et chacun partit de son côté. « Adieu, Ali. » — « Adieu, Moh'amed. » Moh'amed prit son faucon, son lévrier et son cheval. Il arriva à une fontaine où il s'arrêta pour se reposer. Alors vint la fille du roi portant un plat de couscous et un quartier de bœuf : « O jeune fille, lui dit Moh'amed, donne-moi deux cuillerées de couscous et un morceau de viande. » Elle lui répondit . « O malheureux étranger, sache qu'il y a un serpent dans cette fontaine, je lui apporte ce plat de couscous et ce quartier de viande; si je t'en donne une partie, il ne sera pas rassasié, il cessera de nous fournir de l'eau et il me mangera. » Moh'amed reprit : « Dépose ici ce couscous et ce quartier de viande. » Au même instant, le serpent leva la tête. Moh'amed lui déchargea un coup de sabre, la tête bondit au loin : « Ce n'est pas là ma tête, » dit le serpent. Une seconde apparut, elle bondit au loin; il leva la troisième, elle bondit au loin; il leva la quatrième dont la bouche écumait, elle bondit au loin; la cinquième écumait aussi,

elle bondit au loin; il leva la sixième, elle bondit au loin. La septième dépassait toutes les précédentes en grandeur, Moh'amed la coupa d'un coup de sabre et elle bondit au loin. Quand le serpent fut mort, la fontaine donna beaucoup d'eau. Moh'amed mangea deux cuillerées de couscous et un morceau de viande, et la fille du roi revint à la ville après s'être saisie d'une de ses sandales. Les gens se disaient en la voyant : « Voici la fille du roi qui est de retour, le serpent ne l'a pas dévorée. » Elle arriva chez son père et lui dit : « O mon père, j'ai trouvé là-bas un homme qui m'a demandé deux cuillerées de couscous et un morceau de viande; j'ai refusé de les lui donner; alors il m'a fait déposer devant lui le couscous et la viande, et il a tué le serpent. » — « As-tu apporté quelque chose de lui? » demanda le père. « J'ai apporté sa sandale, » répondit la jeune fille. Le roi fit annoncer une réunion publique, il voulait mesurer à tous les citoyens la chaussure en question. Moh'amed se trouvait alors dans la mosquée. Il planta une aiguille au genou de ses bêtes afin qu'elles boitassent; son cheval, son lévrier, son faucon

boitèrent; lui se revêtit de guenilles. Tous les habitants de la ville mesurèrent la sandale, elle n'alla à personne. Alors un homme dit au roi : « Il y a dans la mosquée un étranger en guenilles, son cheval boite, son faucon boite, son lévrier boite. » On courut à la mosquée; on lui mesura la sandale, elle allait parfaitement à son pied. Le roi lui dit : « Je te donne ma fille gratis; toi, deviens roi; moi, je serai ton premier ministre. » Moh'amed lui dit un jour : « Je vais à la chasse. » — « C'est bien, répondit le ministre, chasse là, chasse là, mais ne chasse pas là, c'est le domaine de l'ogresse. » Il chassait d'ordinaire jusqu'au soir et les perdrix fuyaient à l'endroit où demeurait l'ogresse. Un jour il dit à son ministre : « J'irai sur les domaines de l'ogresse, elle me tuera ou bien je la tuerai. » Il se dirigea vers les domaines de l'ogresse. Celle-ci, l'ayant aperçu, vint à sa rencontre : « Je te salue, mon fils Moh'amed ben Soltan. » — « Je te salue, ô vieille sorcière. » — « Prends garde que ton cheval, ton lévrier, et ton faucon ne me frappent. » — « Ne crains rien. » L'ogresse s'avança, attacha les bêtes avec des crins, mangea l'homme, le

cheval, le faucon et le lévrier. Or, Ali ben Aguemoun alla voir le jeune figuier et le trouva sec. Son frère était mort. Il se mit à pleurer. Il partit et s'arrêta près de la fontaine où son frère avait tué le serpent. L'épouse de son frère arriva et s'écria : « Je te salue, ô Sidi, nous pensions que tu étais mort. » — « Comment serais-je mort? » — « Mon père t'avait dit : Chasse là, chasse là, mais ne chasse pas là, c'est le domaine de l'ogresse. » Ali ben Aguemoun se rendit auprès du ministre, le salua et lui demanda des vivres; celui-ci lui fit préparer des vivres et Ali se dirigea sans retard vers la demeure de l'ogresse : « Frappe-la au tatouage du front, » dit-il à son cheval. « Crève-lui les yeux, » dit-il à son faucon. « Ouvre-lui le ventre, dit-il à son lévrier, mais prends garde à mon frère, à son cheval, à son faucon et à son lévrier. » L'ogresse l'aperçut et vint à sa rencontre : « Je te salue, mon fils Sidi Ali ben Aguemoun, attache ton cheval, ton faucon, et ton lévrier. » — « Les voilà attachés. » — « Par où commencerai-je? » — « Commence par le ventre du cheval, car il est gras. » — « J'ai peur de ton cheval. » — « Ne crains rien,

vieille sorcière. » L'ogresse s'avança pour manger le cheval, elle en reçut un violent coup de pied au tatouage du front, elle tomba morte. Le faucon s'avança et lui arracha les yeux, le lévrier tira l'homme avec précaution, il tira aussi le cheval, le faucon et le lévrier. Près de là deux tarentules se battaient; l'une tua l'autre. Ali dit à la première : « Fuis d'ici, méchante, maintenant que tu as tué ta sœur, pleure ton malheur. » — « Puisque c'est moi qui l'ai tuée, répondit-elle, je lui rendrai la vie. » — « Eh bien, rends-lui la vie, » repartit Ali. La tarentule prit une herbe, la pila sur une pierre, et en pressa le suc dans le nez de sa sœur, qui se releva. Ali fit de même à son frère et à ses bêtes. Moh'amed se leva, et ses bêtes aussi; ils partirent ensemble pour la chasse, firent rôtir leur gibier qui leur procura le plaisir d'un copieux festin; ensuite ils revinrent au palais où l'on célébra des fêtes en leur honneur pendant sept jours et sept nuits.





3. — L'ANGE ET L'ORPHELINE

Un homme avait une fille qu'il envoyait à l'école; l'enfant étudiait jusqu'au soir et revenait ensuite à la maison. Un ange lui apparut et lui dit : « O enfant, que préfères-tu : devenir orpheline maintenant, ou bien attendre que tu aies grandi ? » Elle restait silencieuse. Chaque jour elle retournait à l'école, chaque jour l'ange lui répétait la même chose. Enfin, son père, la voyant tout abattue, voulut en connaître la cause. Sa fille lui répondit : « Un ange m'apparaît et me dit : O enfant, que préfères-tu : devenir orpheline maintenant, ou bien attendre que tu aies grandi ? » Le père et la mère dirent à leur fille : « Quand tu le reverras, réponds-lui : Il vaut mieux que tu me rendes

orpheline maintenant. » L'ange revint et demanda à la jeune fille : « Que préfères-tu : devenir orpheline maintenant ou bien attendre que tu aies grandi ? » Elle lui répondit : « Je préfère que tu me rendes orpheline maintenant. » L'ange disparut et tua le père et la mère. Quand elle rentra à la maison, elle trouva ses parents morts, elle appela les gens du village et on les enterra. L'enfant alla demeurer chez un de ses oncles. Celui-ci avait un fils qu'il aimait tendrement ; un matin, il partit aux champs et dit à l'orpheline : « Prends soin de l'enfant. » L'ange vint, tua l'enfant sur les bras de l'orpheline, lui laissa un couteau dans les mains, la rendit muette et disparut. Quand le père et la mère de l'enfant revinrent, ils s'écrièrent : « Qui a tué l'enfant? » Ils pleurèrent; accablés de douleur, ils chassèrent l'innocente orpheline. Un autre de ses oncles la reçut dans sa maison. Il possédait un burnous de soie; un matin, il alla aux champs avec sa femme et dit à l'orpheline : « Garde la maison. » L'ange vint, déchira le burnous, mit un couteau dans les mains de la jeune fille, la rendit muette et disparut : son oncle rentra au logis et la chassa. Elle alla chez un autre de

ses oncles qui la prit chez lui ; un matin, il partit aux champs et dit à l'orpheline : « Garde la maison. » L'ange vint ; la maison renfermait des jarres d'huile, l'ange les brisa, mit un bâton dans les mains de la jeune fille, la rendit muette et disparut. Son oncle revint et la chassa. Alors la pauvre orpheline se dirigea vers la campagne, elle rencontra un rocher sur lequel elle monta pour pleurer. Un homme sortit de dessous le rocher. « Qu'as-tu donc, ô jeune fille, pour pleurer ainsi ? » lui demanda-t-il. « Rien, répondit-elle ; si vous voulez me recueillir, je garderai vos troupeaux. » — « C'est bien, » reprit celui-ci. L'orpheline gardait un troupeau de veaux. Son maître la suivit pour savoir à quoi elle s'occupait, si c'était une honnête ou une mauvaise fille. Il l'aperçut un livre en main et pleurant. Assurément elle était bonne, et il rentra à sa maison. Le lendemain, il lui dit : « Ne garde plus les troupeaux, mais prépare-nous le dîner et le souper, et tiens la maison en ordre. » Quelque temps après, il lui dit : « Mon fils t'épousera. » — « Non, répondit-elle, je ne me marierai jamais. » Son maître la pressa ; à la fin, elle consentit à la proposition. Son futur

beau-père se mit en devoir de lui acheter en double des parures et des vêtements, elle lui demanda aussi une perle d'espérance. Alors il se dit secrètement : « Cette jeune fille nous tuera, moi et mon fils. » En attendant, il lâcha ses bestiaux et les conduisit aux champs ; il revint aussitôt à sa maison et se cacha dans la crèche de l'étable. La jeune fille balaya, alluma le feu, se lava les mains, les pieds et le visage, s'assit auprès du foyer, prit en main sa perle d'espérance et s'exprima ainsi : « O perle d'espérance! espère en qui nous espérons ; j'avais mon père, ô perle d'espérance ! un ange se présenta à moi et me dit : « O jeune fille, que préfères-tu : devenir orpheline maintenant ou bien attendre que tu aies grandi ? » O perle d'espérance! mon père et ma mère me dirent : « Pourquoi es-tu ainsi exténuée ? » O perle d'espérance ! je leur répondis : « Un ange m'arrête et me demande si je préfère devenir maintenant orpheline ou attendre d'avoir grandi. Mes parents reprirent : « Réponds-lui qu'il vaut mieux pour toi devenir maintenant orpheline que d'attendre d'avoir grandi. » O perle d'espérance! l'ange revint et je lui dis . « Mieux vaut

pour moi devenir maintenant orpheline. » Il disparut et tua mon père et ma mère. O perle d'espérance ! je poussai des cris de douleur, les gens du village ensevelirent mes parents. O perle d'espérance! un de mes oncles me recueillit. « Garde la maison et notre enfant chéri, » me dirent-ils. La famille alla aux champs, l'ange vint, égorgea l'enfant, me mit un couteau en main, me rendit muette et disparut. O grain d'espérance! mon oncle rentra et me chassa. J'allai chez un autre de mes oncles, il possédait un burnous de soie. « Garde la maison, » me dit-il. L'ange vint, déchira le burnous, me mit un couteau en main, me rendit muette et disparut. On me chassa. O perle d'espérance ! un autre de mes oncles me reçut chez lui, il possédait trois jarres d'huile; un matin, il alla aux champs. L'ange vint, brisa les jarres, me mit un bâton en main, me rendit muette et disparut. On me chassa. O perle d'espérance! je gagnai la campagne, je vis un rocher sur lequel je montai pour pleurer. Un homme sortit de dessous le rocher et me demanda pourquoi je pleurais; je lui répondis : « Je n'ai rien; mais, si vous vouliez me recueillir, je garderais vos trou-

peaux. » O perle d'espérance! un jour, il me dit : « C'est assez ; prépare-nous le dîner et le souper. » Longtemps après il me dit encore : « Je te marierai à mon fils. » Je refusai, il me pressa, alors je donnai mon consentement. O perle d'espérance! il m'acheta en double tout ce qui m'était nécessaire... » La jeune fille se tut. Elle jeta la perle dans sa bouche afin de s'empoisonner en l'avalant. Son beau-père lui cria : « Au nom de Dieu, ma fille, ne l'avale pas. » Il s'approcha et lui dit : « Voilà donc les malheurs que tu as endurés. » On célébra les noces des deux fiancés, la fête dura sept jours et sept nuits. Mon histoire est finie, mes ressources ne le sont pas. J'ai encore du couscous, du vermicelle, de la viande; mon histoire a couru de ruisseau en ruisseau, moi je l'ai racontée à des héros.





4. — LES DEUX FRÈRES

A l'époque où les oiseaux du ciel travaillaient, un sultan eut un fils ; sa femme valait son pesant d'or ; il dit à son fils : « Je t'achèterai une femme semblable à ta mère. » Le jeune homme avait un cheval dont les pieds de devant étaient agiles comme le vent, et ceux de derrière comme la foudre. Un jour qu'il allait le faire boire à la fontaine, il y trouva une vieille qui lavait de la laine ; le cheval, en buvant, troubla l'eau : « O mon fils, s'écria la vieille, retire-toi, on voit bien que tu n'as pas pour femme la fille de l'ogresse. » Le jeune homme revint sans avoir fait boire son cheval, demanda à sa mère une clef et une caisse pour porter des lingots d'or, et se mit à parcourir le pays ;

bientôt il trouva une femme dans la maison des sept ogres. Comme il la trouva fort belle, il la leur acheta pour dix mille francs et l'emmena à son palais où il célébra ses noces pendant sept jours; tout le peuple fut invité au festin. Cependant un de ses frères arriva : « Sois le bienvenu, » lui dit-il. « Il ne s'agit pas de me souhaiter la bienvenue, lui repartit son frère; je viens pour me battre avec toi. » Et il lui donna deux épées. L'un prit celle qui avait la poignée blanche, l'autre celle qui avait la poignée noire : « Frappe, lui cria son frère, ou bien je te frappe. » Le jeune marié frappa son frère et le tua.





5. — LE PRINCE ET L'OGRESSE

HISTOIRE d'un roi, Dieu seul est roi.

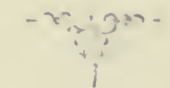
Il avait un fils qui lui dit un jour : « Je vais me promener. » Il se dirigea vers une fontaine où il trouva une vieille femme puisant de l'eau : « Retire-toi, vieille, que mon cheval puisse boire, sinon il te renversera. » Le cheval marcha sur la vieille : « C'est bien, c'est bien, dit-elle, on sait bien que tu n'as pas épousé la fille de l'ogresse. » Le jeune homme revint vers sa mère et feignit d'être malade : « Que te préparerai-je ? » lui demanda-t-elle. « Un plat de couscous grossier, répondit le jeune homme, mais ce n'est pas à toi à le préparer, c'est à la vieille que j'ai trouvée à la fontaine. » La mère fit appeler la vieille en question afin

qu'elle préparât à son fils un plat de couscous grossier. Celle-ci vint, apprêta le couscous et le présenta au jeune homme, qui s'écria : « Voilà un brin de paille dans le plat! » La vieille tendit la main pour l'ôter, le malade la lui saisit : « Lâche-moi, ô mon fils, » lui dit-elle. « Je ne te lâcherai point que tu ne m'aies dit où demeure la fille de l'ogresse. » — « Elle demeure à un tel endroit. » Et le jeune homme retira sa main. Il se leva à l'instant, se mit en route et arriva à la maison de l'ogresse qui était absente; sa fille reçut le jeune prince et lui dit : « Si ma mère te trouve ici, elle te mangera, car elle dévore tous les gens qu'elle rencontre. » — « Peu m'importe, » répondit-il. La jeune fille le cacha dans la fosse destinée à piler les olives et renversa sur lui un grand plat. L'ogresse revint et dit à sa fille : « Loundja, ma fille, qui est entré dans la maison? » — « Personne, ô ma mère; toi, tu es l'ogresse, moi, je suis la fille de l'ogresse, nous sommes seules ici. » Durant la nuit, le prince et la jeune fille partirent; en quittant la maison, celle-ci jeta une pierre dans le mortier à piler et lui dit : « Tourne, tourne, ô mortier, un homme

emmène Loundja, la fille de l'ogresse. » Et le mortier se mit à tourner sans que l'ogresse se réveillât. Alors elle jeta le mortier dans le feu qui pétilla, l'ogresse se réveilla et appela sa fille : « O ma fille, ma fille! » Rien ne répondit. Alors elle se leva et poursuivit les fugitifs; elle rencontra un jujubier qui lui barrait le passage . « Juif de jujubier, laisse-moi passer. » Le jujubier ne bougea pas. Elle arriva au bord d'une rivière : « Juive de rivière, laisse-moi passer, » et la rivière de grossir. Enfin, elle aperçut les deux jeunes gens sur une colline et leur cria : « O Loundja, si vous trouvez des aigles en train de se battre, prends garde, toi et ton mari, de les séparer. » — « C'est bien, ô ma mère, » répondit la jeune fille. Ils continuèrent leur route et trouvèrent des aigles en train de se battre. Quand le grand eut vaincu le petit, le jeune homme dit à sa femme : « Allons les séparer. » — « Que nous a recommandé notre mère? » — « Par Dieu! nous les séparerons. » Et il les sépara. Le grand aigle saisit le jeune homme et le mit sous son aile : « Dirige-toi vers la fontaine, dit-il alors à la jeune fille, tu y trouveras une négresse. » Elle arriva à la

fontaine, y trouva une négresse, la tua et se revêtit de sa peau; après quoi elle suivit la vache qu'avait menée la négresse et qui la conduisit à la maison de son ravisseur. Elle entra et dit à la mère du jeune homme : « Où placerai-je la cruche? » — « Viens par ici, juive de négresse, que Dieu t'extermine! Ne sais-tu pas où tu la déposes d'ordinaire mets-la dans le coin. » Le lendemain l'aigle la visita et lui dit : « Quel est ton lit, ô Loundja? quel est ton chevet? quelle est ta nourriture? » — « Mon lit, c'est le sol nu, répondit-elle; mon chevet, la pierre du foyer; ma nourriture, du pain de son. » Un jour le père du jeune homme se rendit à la fontaine, il y trouva son fils qui lui dit : « Tue une jeune génisse et prépare un couscous, tu les apporteras ici, tous les aigles en mangeront, le septième aigle restera à terre, il n'aura pas la force de voler, donne-lui un coup de bâton entre les ailes, je tomberai. » Le père fit ainsi, il apporta un plat de couscous et de la viande; tous les aigles s'en rassasièrent; le septième ne put s'envoler, le père lui asséna un coup de bâton entre les ailes, le jeune homme fut délivré; ils vinrent à leur maison, la fille de l'ogresse se

dépouilla de la peau de la négresse, ils célébrèrent leurs noces pendant sept jours et sept nuits.







6. — THIZOURITH IMELLAH'

Un homme avait une femme belle comme la lune; celle-ci avait une fille plus belle que la lune, elle ne s'en séparait jamais et elle en était jalouse. Un jour que l'enfant était au berceau, la mère sortit dehors et dit : « O lune, qui de nous deux est la plus belle ? » — « Moi et toi, nous sommes pareilles; celle qui est au berceau me surpasse et te surpasse en beauté. » La mère déposa l'enfant sur la fenêtre et dit de nouveau : « O lune, qui de nous deux est la plus belle ? » — « Moi et toi, nous sommes pareilles; celle qui est sur la fenêtre me surpasse et te surpasse en beauté. » La mère déposa l'enfant dans le conduit des eaux : « O lune, qui de nous deux est la plus

belle? » — « Moi et toi, nous sommes pareilles; celle qui est dans le conduit des eaux me surpasse et te surpasse en beauté. » Un mardi, l'enfant prit un peloton de fil et s'amusa à le faire rouler loin de sa maison. Elle aperçut une ogresse qui lui dit : « Si tu ne l'apportes pas ici, je te mange comme je mange les gens du pays où tu te trouves. » L'enfant courut après son peloton et s'égara. Elle vit une maison et se dit : « O maison, j'arriverai vers toi. » Elle approcha : « Si j'y trouve une bête, elle me mangera; si j'y trouve un être humain, je vivrai avec lui. » Elle grimpa par la fenêtre, un enfant la saisit; elle se cacha sur le plancher aux provisions. Un moment après, un enfant vint prendre du blé dans une jarre, il aperçut la jeune fille et, la prenant pour un de ses frères, il lui dit : « Préparons le souper. » Elle lui répondit : « Ce n'est pas encore le moment. » L'enfant regagna sa natte et s'endormit. Alors la jeune fille se leva, se mit à moudre du ble, prépara le couscous, fit cuire des perdrix et les assaisonna. Elle aperçut du fard et en mit à la main de l'enfant. Celui-ci, à son réveil, trouva du fard à sa main; il alla vers la marmite et y trouva

de la viande; il s'approcha de la casserole à couscous, elle était pleine. Les cinq enfants de la maison firent de même, ils trouvèrent en se réveillant du fard à leur main, du couscous dans le plat, de la viande dans la marmite. Le premier dit au chef de la maison : « Sache que ce n'est pas moi qui ai préparé le couscous; de plus, en me levant, j'ai trouvé du fard à ma main. » — « Nous aussi, repartirent les autres, nous avons trouvé du fard à nos mains. » Le chef de la maison leur répondit : « Je découvrirai celui qui l'a préparé. » Il s'étendit à terre comme pour dormir, il ferma un œil et tint l'autre entr'ouvert. Alors la jeune fille se leva pour achever ses apprêts. Quand elle eut tout achevé, elle s'approcha du dormeur, lui mit du fard à la main, se retira et monta vers sa cachette. Alors notre homme la saisit par la main et lui dit : « Je t'adjure au nom de Dieu, ô inconnue, qui es-tu? » — « Mon cher, répondit-elle, je suis une créature comme toi. » — « Quel est ton nom? » — « Thizourith Imellah'! » — « Descends. » Elle ferma la fenêtre et descendit. « Qui t'épousera? » — « Le premier qui m'a touchée. » Le maître de la maison l'épousa, et

ils prirent leur repas. Les enfants se moquèrent de lui. Un jour, Thizourith prit une fève pour la manger ; le chat lui dit : « Donne-moi cette fève, sinon j'éteins le feu. » — « Je te donnerai une poignée d'autres fèves, je t'en donnerai deux poignées, je t'en donnerai une mesure ; quant à ma fève, je l'ai mangée. » Le chat éteignit le feu. Thizourith alla chez un ogre et lui dit : « Père Lamara, donne-moi la paix. » L'ogre lui répondit : « Prends des petites cuillers, une grande cuiller, une marmite, un plat, un pot, du bois, du feu. » — « C'est bien, » reprit-elle. Alors elle se leva et prit du feu. Le lendemain, au moment où les enfants allaient aux champs, l'ogre vint la visiter et lui dit : « O Thizourith, que faisait le vieux Lamara? » Elle lui répondit : « Je l'ai trouvé assis sur un sofa, il avait une calotte très belle, il mangeait des perdrix. » Ainsi fit l'ogre durant longtemps. Un jour le mari de Thizourith lui dit : « Pourquoi paraistu si abattue? Que te manque-t-il? de la nourriture ? des vêtements? » — « Non, répondit-elle, mais j'avais trouvé une fève que je mangeai ; alors le chat m'a éteint le feu et je ne savais plus où en prendre. Je

suis allée chez l'ogre qui m'a tranquillisée. Le lendemain, au moment où les enfants allaient aux champs, il vint me trouver : « O Thizourith, me demanda-t-il, que faisait le vieux Lamara ? » Je lui répondis : « Je l'ai trouvé assis sur un sofa, il avait une très belle calotte, il mangeait des perdrix, » alors il partit. « Quand il reviendra, repartit le mari, dis-lui : Pourquoi, ô mon cher, viens-tu chez moi ? » En effet, elle demanda à l'ogre le motif de sa venue. Pour toute réponse, l'ogre ferma la porte, la brisa et se mit en devoir de manger la femme ; alors son mari le tua d'un coup de fusil. Elle partit avec son mari et les enfants pour la maison de son père, ils frappèrent à une porte inconnue : « Voudriez-vous nous faire l'aumône et Dieu vous le rendra. » — « Mais regarde cet homme-là, dit-elle à son mari, il ressemble à mon père. » — « Oh ! oh ! s'écria tout à coup le maître de la maison, j'avais une fille, mais, hélas ! je l'ai perdue. » — « Quel est le nom de ta fille ? » demanda la jeune femme. « Thizourith Imellah', » répondit-il. « C'est moi, ta fille, à qui tu viens de donner de l'argent et une mesure de blé. » Le père appela sa femme : « Vois,

lui dit-il, la brillante position où se trouve ta fille, ses vêtements ne sont qu'en or et en argent. » — « Apporte-moi ces vêtements-là, repartit la mère, je m'en revêtirai, je te donnerai une pilule d'opium, tu la lui feras manger. » — « Et qui t'aidera ensuite ? » — « Je n'ai besoin de personne. » Il porta à sa fille la pilule d'opium : « Thizourith ? » — « Eh bien, mon père. » — « Montre-moi tes dents. » — « Les voilà, mon père. » — « Je ne les vois pas, ouvre la bouche. » Et il y jeta la pilule. Il la dépouilla de ses habits et ne lui laissa que la chemise. Cependant les enfants s'aperçurent que Thizourith avait disparu ; ils se mirent à sa recherche, son mari la trouva sur la terrasse et l'emporta : « Enterrons-la, » dirent les enfants. « Non. » répondit celui-ci. Il l'enferma dans une caisse qu'il chargea sur un chameau. Le chameau, abandonné à lui-même, alla dans les terres du Sultan : « Oh là ! le maître du chameau, s'écria le Sultan, pourquoi ne veilles-tu pas sur ta bête ? » et il emmena le chameau ; il ouvrit la caisse et aperçut la pilule d'opium dans la bouche de la femme. Comme il allait à Alger, il défendit aux siennes de s'approcher de la caisse. Elles

montèrent néanmoins dans la chambre du Sultan. En voyant Thizourith, une esclave s'écria : « Oh ! qui me donnera le toupet de sa tête ! » — « Oh ! qui me donnera ces dents-là, » s'écria une autre ! « Oh ! qui me donnera cette main, s'écria une troisième, j'en ferais un gâteau. » L'une d'elles retira la pilule, Thizourith se réveilla et dit à la troisième : « Fais la cuire ; » à la seconde : « Prends mes dents ; » à la première : « Prends mon toupet. » Elles refusèrent. Alors Thizourith se fit porter près du chameau et lui dit : « Porte-moi à la maison d'où tu es parti, je te donnerai du couscous et du bouillon, je te couperai ta bosse, je t'ouvrirai la porte sans bruit ; quand nous serons entrés, hennis fortement sur la porte. » Tout se passa ainsi. Les enfants entendirent le hennissement du chameau et s'écrièrent : « O bonheur, voici le chameau ! » On célébra son retour pendant sept jours et sept nuits.



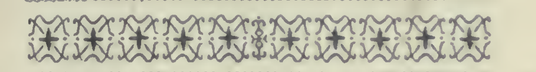




7. — ALI BOU THILOUFA

Un homme avait deux fils. L'un d'eux dit un jour à son pere : « Mon père, je désire être accablé de tristesse. » Depuis lors il restait toujours au même endroit et ne se promenait plus à cheval. Son père lui dit : « Mon fils, la tristesse est mauvaise ; que Dieu t'en préserve. » — « O mon père, répondit l'enfant, je désire en être accablé. » Tous les jours il manifestait à son père le même souhait. Enfin, son père lui dit : « Pars, monte sur la mule aveugle, et que Dieu te fasse rencontrer un chien de chrétien. » L'enfant monta sur la mule ; arrivé sur une colline, il aperçut la maison d'une ogresse : « O maison, s'écria-t-il, je vais chez toi. » Il approcha, l'ogresse le reçut, l'invita à mettre pied

à terre : « Descends, ô mon fils, j'attacherai ta mule. » Elle emmena la monture, l'attacha et la dévora ; elle prit une quenouille, y fixa les deux oreilles de la mule, la présenta à Bou thiloufa : « Je te montrerai ta mule plus tard, voici d'abord ses oreilles. » L'enfant comprit et répondit à l'ogresse : « Je monte sur cet arbre pour dîner en attendant que je puisse repartir dans la soirée. » — « Attends jusqu'à demain, » repartit l'ogresse. L'enfant grimpa sur l'arbre. Alors des oiseaux se posèrent à terre devant lui : « Allez, oiseaux, s'écria-t-il, allez dire à mon père et à ma mère qu'Ali Bou thiloufa est accablé de tristesse. » L'ogresse mangea les oiseaux. Il en passa d'autres dans les airs : « O oiseaux, leur dit-il, annoncez à mon père et à ma mère qu'Ali Bou thiloufa est accablé de tristesse. » Les oiseaux poursuivirent leur vol jusqu'à la maison de l'enfant et dirent à ses parents : « Si Ali Bou thiloufa est votre fils, il est accablé de tristesse. » Son père prit aussitôt un tambour, des trompettes et des esclaves, tous approchèrent en jouant de la maison de l'ogresse qui prit la fuite.



8. — AMOR ENNEFÇ

Un homme avait sept femmes. Il partit un jour pour traverser les sept mers, il apporta sept pommes, il rencontra un homme qui lui en demanda une : « O mon brave, lui répondit-il, je n'ai que sept pommes pour mes sept femmes. » Il lui en donna la moitié d'une. La femme qui reçut la moitié de pomme mit au monde Amor Ennefç. Un jour les sept enfants allèrent en promenade ; montés sur les sept chevaux, ils arrivèrent à la maison d'une ogresse qui leur dit : « Amenez-moi vos chevaux, je les attacherai, et je leur donnerai à manger. » Celui d'Amor ne mangeait que du charbon et du sel. L'ogresse donna de l'orge aux autres, ils crevèrent pour en avoir trop mangé ; le cheval d'Amor mangea

du charbon et du sel et ne mourut pas. Vers le soir, l'ogresse leur dit : « Je vous adjure, au nom de Dieu, de me dire quand vous dormez. » Ils lui répondirent : « Quand tu nous entendras ronfler. » — « Et toi, Amor, quand dors-tu ? » — « O princesse, répondit-il, quand tu verras des pierres pousser sur celle du foyer, tu sauras que je dors, sinon je ne dormirai pas ; et toi, ô princesse, quand dors-tu ? » Elle lui répondit : « Quand tu entendras les chiens aboyer, les ânes braire, les chevaux hennir, les grenouilles coasser, les chacals crier, les serpents siffler, tu sauras que je dors; sinon je ne dormirai pas. » Quand l'ogresse fut endormie, les enfants se levèrent, coururent à leurs chevaux, et, ne les trouvant pas, ils montèrent sur celui d'Amor. A son réveil, l'ogresse se mit à leur poursuite afin de les dévorer. Elle les aperçut du haut d'une colline et leur cria : « O Amor, attends-moi. » — « Malheur à ton père, » lui répondit Amor. En arrivant chez leur père, les enfants lui dirent : « Sans Amor, l'ogresse nous eût dévorés. » Un jour, l'un des enfants dit à son père : « O mon père, il y a chez l'ogresse un tapis qui s'étend seul. » — « Amor nous l'apportera, » répondit le père.

Amor partit muni d'aiguilles qu'il planta sur le tapis ; quand l'ogresse vint se coucher, les aiguilles la piquèrent : « Reste tranquille, juif de tapis, ne me pique pas, sinon je te jette à Amor qui t'emportera. » Elle jeta le tapis à Amor qui l'emporta. L'enfant dit de nouveau à son père : « O mon père, il y a chez l'ogresse un moulin qui moud seul. » — « Amor nous l'apportera, » répondit le père. Amor prit un roseau et en frappa le moulin : « Tais-toi, juif de moulin, s'écria l'ogresse, sinon je te jette à Amor, qui t'emportera. » Elle jeta le moulin à Amor qui l'apporta à son père. L'enfant dit de nouveau : « Il y a chez l'ogresse un plat qui prépare le couscous et le cuit tout seul. » — « Par ma selle, répondit le père, tu me l'apporteras. » Amor se rendit chez l'ogresse, et frappa le plat avec un roseau : « Tais-toi, juif de plat, s'écria-t-elle, sinon je te jette à Amor. » Elle le jeta à Amor qui l'emporta. L'enfant dit de nouveau : « O mon père, il y a chez l'ogresse un tamis qui tamise le couscous tout seul. » — « Par ma selle, répondit le père, Amor nous l'apportera. » Amor prit un roseau et en frappa le tamis : « Tais-toi, juif de tamis, s'écria l'ogresse, sinon je te jette

à Amor qui t'emportera. » Elle le jeta à Amor qui le porta à son père. L'enfant dit encore : « O mon père, le visage de l'ogresse est de toute beauté, il est semblable à la lune. » — « Par ma selle, répondit le père, Amor nous amènera l'ogresse. » — « O mon père, repartit Amor, procure-moi une caisse en fer. » Il arriva chez l'ogresse et lui dit : « O princesse, entre dans cette caisse. » Elle y entra; Amor en ferma la porte, et la chargea sur un âne. « O mon père, s'écria-t-il, la voici. » L'ogresse sortit et se présenta au père : « Par où commencerai-je à te manger ? » lui demanda-t-elle. « Par ma tête, » répondit celui-ci. Pour toute réponse, elle le dévora. Amor monta sur son âne, l'ogresse le chercha pour le manger, il prit la fuite. L'ogresse alla enfin trouver un vieillard et lui demanda : « Comment le prendrai-je ? » « Procure-toi de la glu, répondit le vieillard, que tu appliqueras sur le dos de l'âne. » Elle fit ainsi; Amor vint, monta sur son âne et s'y trouva collé. Quand l'ogresse parut, il lui dit : « Que mangeras-tu en moi, je n'ai que les os ? O princesse, dépose-moi dans le coffre des dattes, je m'y engraisserai » Elle l'enferma dans le coffre des dattes. Un jour

elle l'appela : « Montre-toi? » Amor lui montra une cuiller : « Mange beaucoup, ajouta-t-elle, afin que tu puisses engraisser. » Quelques jours après, elle l'appela de nouveau : « Montre-moi ta main. » Amor lui montra sa main. « Montre-moi ta main, » lui demanda-t-elle encore. Amor lui montra la queue d'un rat. Un autre jour elle demanda encore : « Montre-moi ta main. » Amor lui montra sa main, elle le trouva assez engraissé : « Sors, lui dit-elle, nous te tuerons. » Il sortit et dit à l'ogresse : « Va chercher tes amies. » Une des filles alla chercher de l'eau, une autre ramasser du bois; une troisième, qui était aveugle, fut chargée de le tuer : « Je t'adjure au nom de Dieu, lui demanda-t-elle, montre-moi comment dansent ton père et ta mère. » — « Et toi, repartit Amor, montre-moi où ta mère place son couteau. » La jeune fille lui apporta le couteau, Amor la tua et se revêtit de sa peau. L'ogresse entra; on fit cuire la jeune fille, on se mit à table : « Regarde donc, s'écria une des enfants, voilà l'œil de ma sœur Aftelis, voilà l'œil de ma sœur Aftelis. » — « Mange seulement, » repartit la mère. Elle répéta sept fois la même chose. Le repas était terminé, Amor

grimpa sur la poutre du faîtage, rejeta la peau de la jeune fille et fuma du tabac; quand il eut fini, il secoua les cendres dans le trou à poudre; l'ogresse et ses filles furent consumées. Au moment de mourir, elle dit à Amor : « Rends-moi la vie, ô Amor, je t'enrichirai si Dieu t'enrichit. » Mon histoire est finie, mes ressources ne sont pas épuisées.





9. — LE NAIN

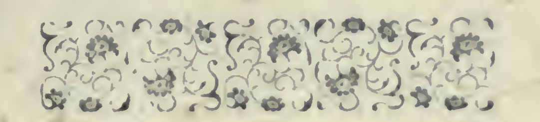
Un homme avait sept femmes; il alla au marché et acheta sept pommes. Chemin faisant, il eut faim et mangea la moitié d'une pomme. En arrivant à sa maison, il jeta les pommes par la fenêtre; six de ses femmes en eurent une entière, la septième ne recueillit qu'une moitié. Chacune d'elles eut un enfant, celle qui avait eu la moitié de la pomme eut un nain. Quand les enfants eurent grandi, le père leur acheta des chevaux; le petit alla trouver un vieillard et lui dit : « Notre père nous a acheté des chevaux, et il me donnera le plus mauvais parce que je suis laid. » Le vieillard lui répondit : « Quand tu seras de retour, porte-leur à boire; quand ils commenceront à

boire, relève la tête du plus beau et plante une aiguille à son genou. Quand tes frères monteront les chevaux pour la première fois, ils te laisseront celui-ci. » Tout se passa ainsi et le nain reçut le cheval qui portait une blessure au genou. Un autre jour, le père leur acheta des fusils. Le nain retourna chez le vieillard qui lui dit : « Choisis le meilleur, dépose-le sur la claie suspendue au plafond. » Quand les enfants essayèrent les fusils, on laissa le plus sale à Amor ; Amor l'essuya, il se trouva en possession du meilleur. Ils partirent à la chasse ; vers le soir, ils aperçurent du feu dans un bois et se dirigèrent de ce côté. Une ogresse les reçut, les salua et leur demanda ce qu'ils mangeraient. L'un répondit : « Je mangerai un gâteau de beurre. » L'autre : « Je mangerai du couscous. » Le nain : « Je mangerai un gâteau de cendre. » — « Et vos chevaux, que mangeront-ils ? » — « Ils mangeront de l'orge, » répondirent-ils. « Le mien, repartit Amor, mangera du charbon. » Quand la nuit vint, l'ogresse servit à l'un du couscous, à l'autre un gâteau de beurre, au nain un gâteau de cendre. Quand ils furent rassasiés, elle revint et leur dit : « Rendez-

moi mon bien, sinon je vous dévore. » Le nain donna à chacun de ses frères un morceau de son gâteau de cendre, et chacun rendit le sien à l'ogresse. Alors elle ajouta : « Ne craignez rien, mangez tranquillement, je ne vous ferai aucun mal. » — « Quand te couches-tu ? » lui demanda le nain. Elle lui répondit : « Quand tu entendras les grenouilles coasser, tu sauras que je suis couchée ; et toi, quand te couches-tu ? » — « Quand tu verras du cresson pousser entre les pierres du foyer, tu sauras que je suis couché. » Le nain ne se coucha pas, il se leva, sella les chevaux, réveilla ses frères et leur dit : « Levez-vous. » En même temps ils enlevèrent à l'ogresse ce qu'elle possédait. Quand celle-ci s'éveilla, elle s'aperçut de leur fuite et se mit à leur poursuite. Elle les vit dans le lointain et leur cria : « Dieu vous maudisse, vous qui m'avez ainsi trahie en m'enlevant mes trésors. » Elle n'eut pas plutôt dit : « Dieu vous maudisse, » que leurs chevaux tombèrent morts, excepté celui du nain qui n'avait rien mangé. Il prit ses frères en croupe et arrivèrent à leur maison. Les enfants dirent à leur père : « Tu marieras notre petit frère, c'est lui qui nous a amenés ; sans lui, l'o-

gresse nous eût dévorés. » Son père le maria, et ils célébrèrent ses noces pendant sept jours et sept nuits.





10 — LES TROIS FRÈRES

Un roi avait trois femmes, une négresse, une arabe et une kabyle; chacune d'elles avait un enfant. Dans son jardin se trouvait un pommier qui fleurissait le matin et portait des fruits le soir du même jour; mais, le lendemain matin, on les trouvait mangés. Un jour, le roi dit à ses enfants : « Vous garderez ce pommier. » Le fils de la Kabyle monta la garde le premier; le lendemain, on trouva les fruits mangés. Il alla vers son père qui lui demanda s'il avait trouvé le voleur : « Je ne l'ai pas trouvé, » répondit l'enfant. Le fils de l'Arabe monta la garde à son tour; le lendemain, on trouva les fruits mangés. Le fils de la négresse prit avec lui tous les serviteurs du palais, il leur donna un tam-

bour, des trompettes, des tambourins, et leur dit : « Je vais me coucher; jouez jusqu'à ce que vous soyez fatigués, alors réveillez-moi. » Ceux-ci jouèrent; quand ils furent fatigués, ils le réveillèrent. L'enfant grimpa sur l'arbre et attendit en observation. Voici qu'une averse de grêle commence à tomber et un oiseau qui entre dans l'arbre, l'enfant essaie de le frapper, il le saisit par la queue qui lui reste en main. Le lendemain matin, il porta la queue à son père, il la déposa sur une table, chaque plume chantait : « Par ma selle, s'écria le père, vous m'apporterez l'oiseau tout entier. » Il leur prépara des vivres, leur donna à chacun trois manteaux et trois burnous. Au moment où ils se mettaient en marche, la négresse remit à son fils un peloton de fil et lui dit : « Quand vous ne saurez plus quel chemin suivre, jette ce peloton, vous prendrez le chemin qu'il suivra. » Les voyageurs se trouvèrent bientôt en face de plusieurs chemins. Le nègre jeta le peloton et dit à ses frères : « Venez, suivons mon peloton de fil, car ma mère, en me le remettant, m'a recommandé de le jeter et de suivre le chemin qu'il prendra lorsque nous serons embarrassés. »

— « O fils de vilaine négresse, répondirent les enfants, nous ne le suivrons pas. » Ils prirent un chemin, le fils de la négresse prit le chemin suivi par le peloton. Tandis que les premiers parcouraient le désert, leur frère rencontra une vieille femme qui lui demanda où il allait : « Je vais chercher un oiseau chanteur, » répondit-il. La vieille reprit : « Donne-moi un manteau, je te montrerai où il est. » Il lui donna un manteau : « Eh bien, ajouta-t-elle, tu iras à une telle ville, n'y entre pas, mais attends la nuit; alors entre, tu trouveras l'oiseau dans une cage d'or suspendue à un tel endroit, prends l'oiseau sans l'emporter dans la cage, sinon il criera; son maître qui est un ogre accourra pour te dévorer. » L'enfant se dirigea vers la ville, il attacha son mulet hors des remparts; la nuit venue, il entra, trouva l'oiseau dans la cage, le prit, fit quelques pas, se retourna, regarda la cage et dit : « O ma mère, j'emporte l'oiseau et je laisserais la cage d'or? » Il revient, remet l'oiseau dans la cage et la saisit; l'oiseau crie, l'ogre accourt et lui dit : « O nègre, ton père et ton grand-père ne m'ont point volé, et toi, tu viens ici pour me voler? Par ma selle, tu

m'amèneras le cheval du prince des génies. » Il partit; chemin faisant, il rencontra la vieille femme qui lui dit : « Tu n'as pas suivi mes prescriptions, tu vois ce qui est arrivé. Donne-moi un second manteau, je te tirerai d'embarras. » L'enfant lui donna un manteau et elle ajouta : « Tu iras à une telle ville; attache ton mulet hors des remparts, entre dans la ville, tu trouveras le cheval dans une telle écurie, à côté seront suspendus des harnais d'or, détache-le, mais prends garde de lui mettre les harnais. » L'enfant arriva, il détacha le cheval, fit quelques pas, se retourna, regarda les harnais d'or et se dit : « O ma mère, j'emmène le cheval et je laisserais les harnais d'or? » Il revint sur ses pas, mit les harnais au cheval; le cheval hennit; son maître, le prince des génies, accourut : « O nègre, s'écria-t-il, ton père et ton grand-père ne m'ont jamais volé, et toi, tu viens me voler? Par ma selle, je te tue si tu ne m'amènes pas la fille de l'ogresse. » L'enfant partit et rencontra la vieille qui lui dit : « Je vois bien que tu ne m'écoutes pas; donne-moi un troisième manteau et je te tirerai d'embarras. » L'enfant lui donna le manteau, et elle ajouta : « Tu iras à un tel

endroit, tu y trouveras une ogresse occupée à moudre, approche par derrière et tette ses mamelles, sinon elle te mangerait. Après trois jours, tu lui demanderas sa fille, elle te la donnera. » L'enfant se mit en marche, il trouva l'ogresse occupée à moudre, il s'approcha par derrière et téta ses mamelles : « Que Dieu te trahisse, s'écria-t-elle, si tu n'avais pas tété mon lait, je t'aurais dévoré. » Trois jours après il lui demanda sa fille : « Amène-moi cent chameaux et cent chamelles, » répondit-elle. L'enfant partit et rencontra la vieille femme qui lui dit : « Qu'a répondu l'ogresse ? » — « Elle m'a répondu, repartit l'enfant : amène-moi cent chameaux et cent chamelles. » — « Eh bien, reprit la vieille, donne-moi un autre manteau et je te tirerai d'embarras. » — « Je n'ai plus de manteau. » — « Donne-moi un burnous. » Il lui donna un burnous. « Tu iras à un tel endroit, ajouta la vieille, là est une ville, tu y entreras à la tombée de la nuit, tu y trouveras deux écuries, compte cent chameaux et cent chamelles, garde-toi de prendre un chameau ou une chamelle de trop, sinon tu serais mangé cette fois. » Il partit, il arriva devant la ville, s'assit en

attendant la nuit, entra dans l'écurie, compta cent chameaux et cent chamelles et se mit à les conduire. Il se présenta devant l'ogresse qui lui dit : « Comment as-tu pu voler aux ogres cent chameaux et cent chamelles sans avoir été mangé ? Moi, je te donne ma fille, les chameaux et les chamelles. » L'enfant se dirigea chez le prince des génies et lui dit : « Voici la fille de l'ogresse. » — « Si tu ne l'avais pas amenée, répondit le roi, je ne t'aurais pas donné mon cheval ; je te donne la fille de l'ogresse et mon cheval. » L'enfant partit et arriva chez le maître de l'oiseau chanteur. « Si tu n'avais pas amené le cheval du prince des génies, lui dit l'ogre, je ne t'aurais pas donné l'oiseau ; prends l'oiseau et le cheval. » Le nègre se mit donc en marche avec le cheval, l'oiseau, la fille de l'ogresse, les cent chameaux et les cent chamelles. Chemin faisant, il rencontra ses frères qui lui dirent : « Vraiment, tu as mieux réussi que nous. » Ils voyagèrent ensemble jusqu'au désert ; comme la soif les pressait, ils aperçurent un puits dans le lointain et se dirigèrent de son côté. Arrivés au bord du puits, l'un d'eux fut attaché et descendu pour puiser de l'eau ; comme

il n'en trouvait pas, ses frères le hissèrent : « Pourquoi n'as-tu pas trouvé de l'eau? » lui demandèrent-ils. « Je n'en ai pas trouvé, » dit-il. Ils en attachèrent un second, mais il eut beau descendre, il ne trouva point d'eau et remonta. Enfin ils attachèrent le fils de la negresse : « Seulement, dit-il, lâchez beaucoup de corde. » Ils lâchèrent tant de corde que le nègre arriva chez les antipodes; il aperçut des maisons vers lesquelles il se dirigea; il rencontra une femme qui lui dit : « Que viens-tu faire ici? notre mari est un ogre. » — « Peu m'importe d'être mangé, » répondit-il. Plus loin une autre femme lui dit aussi : « O mon fils, retourne sur tes pas, sinon l'ogre te mangera. » Il poursuivit sa marche. Six femmes lui adressèrent les mêmes paroles; enfin, la dernière ajouta : « Prends garde, l'ogre te présentera deux poignards, le manche du premier est en or, celui du second est en bois. Laisse le second, et prends celui dont le manche est en or, donne à l'ogre un seul coup; si tu lui en donnais davantage, il ne mourrait pas et te mangerait. » Il alla chez l'ogre : « Qu'est-ce qui t'amène ici? » lui cria-t-il. « Mes pieds, » repartit l'enfant. L'ogre fit apporter

sept plats de couscous et reprit : « Choisis, mange seul ces sept plats de couscous tandis que je ferai le tour des sept remparts de la ville, ou bien je les mangerai et tu feras la même course. » — « Je mangerai le couscous, répondit le nègre, va aux remparts. » Il mangea le couscous et même les plats. Quand l'ogre fut de retour, il s'écria : « O ma mère, est-ce que tu me mangeras aussi? » Et il apporta deux poignards : « Viens, dit-il à l'enfant, viens lutter à la course vers ces poignards ; le premier arrivé choisira le bon et frappera. » Ils partirent, le nègre arriva le premier, prit le poignard au manche d'or et frappa l'ogre qui lui dit : « Encore un coup. » — « Secoue la tête, » repartit l'enfant. L'ogre secoua la tête, et elle tomba, la moitié à droite, la moitié à gauche. L'enfant s'empara des femmes, les mena vers le puits et les fit monter une à une ; la dernière lui dit : « Passe le premier ; je m'attacherai moi-même. » — « Non, répondit-il, il est préférable que tu me précèdes. » — « Eh bien, reprit celle-ci, voici mon anneau ; si je te le jette, ne t'attache pas ; tu sauras par ce signe que tes frères ont l'intention de couper la corde ;

alors, suspends une pierre à ta place, nous verrons s'ils la couperont. » En effet, ils coupèrent la corde. Le nègre se mit de nouveau à parcourir le pays; il trouva une maison où demeurait une vieille femme; cette vieille avait une chèvre dont le lait était noir : « Pourquoi le lait de ta chèvre est-il noir? » — « Parce qu'elle mange du charbon et de la terre. » — « Et pourquoi ne broute-t-elle pas dans ces prés-là? » — « Parce qu'ils ne sont pas à moi. » — « Eh bien, je la garderai dans ces prés. » Il mena la chèvre dans les prés et depuis lors elle donna du lait blanc. Un jour qu'il se trouvait auprès d'une fontaine, il aperçut un nid d'aigle, et un serpent sur le point d'en dévorer les petits; il tua le serpent d'un coup de couteau. L'aigle vint et dit : « Si je trouve celui qui a tué ce serpent, je le porterai partout où il voudra. » — « C'est moi qui l'ai tué, repartit le nègre, porte-moi dans mon pays. » — « Où est ton pays? » — « Au dessus de nous. » — « Eh bien, va tuer une génisse grasse. » Il tua une génisse dont il prit sept morceaux de viande fraîche, et monta sur l'aigle qui vola jusqu'aux régions supérieures, l'y déposa et revint vers

ses petits. Le nègre courut chez son père et lui dit : « O mon père, c'est moi qui ai apporté ces femmes, cet oiseau, ce cheval, ces chameaux, mais le dernier jour du voyage, ils ont coupé la corde. » Le père répondit : « Quelle vengeance réclame ton cœur pour une telle injustice ? » — « Attache-les à la crinière d'un cheval, repartit l'enfant, fais courir le cheval jusqu'au soir du deuxième jour ; que leurs têtes deviennent les pierres du foyer, leurs mains nous serviront pour ramasser la cendre.

FIN



TABLE DES MATIÈRES



TABLE

Préface.............. III

PREMIÈRE PARTIE. — MORALE.

I. Le vol.................... 3

1. Thadhellala.................... 5
2. Ali g icher.................... 9
3. Les deux frères................ 13
4. Ali et ou Ali........ 21

II. La vengeance et la jalousie. 33

1. L'homme de bien et le méchant... 35
2. Le corbeau et l'enfant... 39
3. La tête d'un cheik.............. 43
4. Les sept frères............... .. 45
5. H'ab Sliman.................... 51
6. Le roi et son fils............ .. 57

7. L'orphelin........................ 61
8. Les deux orphelins............... 67
9. Les enfants et la chauve-souris... 71

III Le mensonge.......................... 77

1. Le chacal....... 79
2. Les trois frères................... 83
3. La bergeronnette et le chacal..... 87
4. Le lion, le chacal et le sanglier... 89
5. Le joueur de flûte................ 91
6. L'enfant.......................... 95
7. Le singe et le pêcheur............ 99

DEUXIÈME PARTIE. — VIE SOCIALE ET DOMESTIQUE.

I. L'hospitalité et l'assistance publique. 107

1. Les deux amis.................... 109
2. Le prophète et les enfants........ 113
3. Le prophète et l'enfant........... 117
4. Jésus et la femme infidèle........ 119

II. Le mariage............................ 123
Le voleur et les pèlerins............ 125

TROISIÈME PARTIE. — FABLES ET ÉNIGMES.

I. Fables.................................. 133

1. Le roi et le chacal............... 135
2. Le petit enfant.................. 137

3. Le roitelet........................ 139
4. Le mulet, le chacal et le lion.... 141
5. La cigale, la fourmi et la mouche. 143
6. La poule et le chacal............. 145
7. Le chacal et les trois boucs...... 149

II. Contes énigmatiques.................. 153

1. Bou Amara et sa fille... 153
2. Bou Amran et sa femme... 155
3. Enigmes................ 157
4. Le Cadi et la fille du marchand de savon 159
5. Le marchand....... 165

QUATRIÈME PARTIE. — SUJETS DIVERS

I. Idiotisme......................... 171

1. L'enfant et la pastèque.... 173
2. Le Djennad et l'Agaoua.......... 175
3. Le Djennad et son frère......... 177
4. L'idiot et le coucou.............. 179

II. Contes d'ogres et d'ogresses.......... 185

1. Moh'amed ben Soltan............ 187
2. Les deux frères.................. 193
3. L'ange et l'orpheline............. 201
4. Les deux frères.................. 207
5. Le prince et l'ogresse............ 209
6. Thizourith immellih'........... 215

7. Ali bou thiloufa.................. 223
8. Amor Ennefç.. 225
9. Le nain.......................... 231
10. Les trois frères,................ 235



Le Puy. — Imprimerie de Marchessou fils.

170596 L
C6977

Author

Title Collection de chansons et de contes populaires.
Vol. 4

DATE. NAME OF BORROWER.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU